

Le taureau, le lion et l'ange

une lecture sensible de trois Evangiles

Cahier 4

Le mouvement des

béatitudes

*"Ne t'étonne pas si je t'ai dit:
Il vous faut naître d'en haut.
Le vent souffle où il veut;
tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va.
Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit."
(Jn 3:7-8)*

Juin 2009

Table des matières

CHAPITRE 4: LE MOUVEMENT DES BÉATITUDES 145

- 0. - Béatitudes: généralités 145**
Heureux / Deux temps / Par paires / Itinéraire spirituel / Correspondances avec le Notre-Père
- 1. - Première béatitude: heureux les pauvres 148**
Pauvreté matérielle / Richesse / Âme - esprit / Esprit critique / Pauvreté en esprit / Humilité / Consolation / Sacrifice d'Abraham / Mort et résurrection / Ego / Royaume
- 2. - Deuxième béatitude: heureux les affligés 154**
Fuite ou deuil / Plaisir / Le rire et le temps / Le choix de l'ascèse / La porte étroite / Enseignement et pratique / Les six degrés de l'itinéraire de l'esprit vers D. / Affliction et séparation / Clairvoyance / Du monde à D.
- 3. - Troisième béatitude: heureux les doux 161**
Contemplation / Simplicité / Héritage / Douceur / Etat de grâce / Le temps du présent / Humilité et humiliation / Pauvre et doux / Le royaume et la terre
- 4. - Quatrième béatitude: heureux les affamés 165**
Faim et soif / Justice / Enfer / Esprit du royaume / Obstacle et élan / Urgence / Justice et unité / Apprentissage / Clairvoyance d'un regard nouveau
- 5. - Cinquième béatitude: heureux les miséricordieux 171**
Pauvreté du coeur / Un amour viscéral / La chaîne de miséricorde / Miséricorde et justice: le seuil d'intelligence / Le pardon / Un nouveau regard
- 6. - Sixième béatitude: heureux les coeurs purs 176**
Filtres / Souffrance et handicap / Manque d'amour / Education et enseignement / Religion / Ascèse et concentration / Ambition de la sagesse

/ Le mur du savoir accumulatif / Le vide du savoir contemplatif / Matière et vide / Le seuil de la connaissance et les trous / Illumination et grâce / Images tridimensionnelles / Image de la Trinité

- 7. - Septième béatitude: heureux les artisans de paix 186**
Paix / Progression / Réalisation / Le banquet des noces / Fils de D. / Vérité et évidence
- 8. - Huitième béatitude: heureux les persécutés pour la justice 191**
Le choix de la pratique / Poursuite, recherche et persécution / L'examen / Le chemin du prophète / Joie, miséricorde et grâce / Funambule

CHAPITRE 4:

Le mouvement des béatitudes

Mt 5: 1-12

Lc 6: 20-26

0. - Béatitudes: généralités

Mt 5: 1-12

- 1 Voyant les foules, il gravit la montagne, et quand il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui.
- 2 Et prenant la parole, il les enseignait en disant:
- 3 Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des Cieux est à eux.
- 4 Heureux les doux, car ils posséderont la terre.
- 5 Heureux les affligés, car ils seront consolés.
- 6 Heureux les affamés et assoiffés de la justice, car ils seront rassasiés.
- 7 Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.
- 8 Heureux les coeurs purs, car ils verront Dieu.
- 9 Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu.
- 10 Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.
- 11 Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infamie à cause de moi.
- 12 Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux: c'est bien

ainsi qu'on a persécuté les prophètes, vos devanciers.

Lc 6: 20-26

- 20 Et lui, levant les yeux sur ses disciples, disait: "Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous.
- 21 Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez.
- 22 Heureux êtes-vous, quand les hommes vous haïront, quand ils vous frapperont d'exclusion et qu'ils insultent et proscrireont votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme.
- 23 Réjouissez-vous ce jour-là et tressaillez d'allégresse, car voici que votre récompense sera grande dans le ciel. C'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les prophètes.
- 24 Mais malheur à vous, les riches! car vous avez votre consolation.
- 25 Malheur à vous, qui êtes repus maintenant! car vous aurez faim. Malheur, vous qui riez maintenant! car vous connaîtrez le deuil et les larmes.
- 26 Malheur, lorsque tous les hommes diront du bien de vous! C'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les faux prophètes."

Les béatitudes expriment un élan nouveau, un élan du coeur qui certes ne rend pas la Loi caduque mais, par ce mouvement qu'elles donnent à la vie, devance ainsi l'obligation de la Loi. C'est toute la différence entre l'ancien testament et le nouveau testament, dans la mesure où l'ancien testament est marqué par la rigueur de la Loi et où le nouveau testament souligne davantage la force de l'amour et

du pardon pour nous entraîner sur la voie du salut et de l'incarnation de cette autre réalité qu'est celle du royaume. Naturellement, l'ancien testament déjà pointe vers cette dimension de la grâce mais celle-ci y est moins explicite que dans le nouveau testament. Pourtant, la réalité elle-même ne change pas entre ancien et nouveau testaments, mais c'est surtout la révélation qui s'affine grâce à la venue du Christ parmi nous et notre perception qui en est fondamentalement bouleversée. L'expression *en marche*, utilisée dans les traductions de Chouraqui mentionnées ci-dessous, vient bien exprimer ce mouvement qui naît d'une spontanéité intérieure.

Heureux

Ce terme *heureux* a donc quelque chose de dynamique. Il nous met en mouvement parce que nous avons déjà reçu une qualité spirituelle, qui paradoxalement est considérée comme un handicap selon les critères de notre monde, mais qui nous ouvre une porte nouvelle sur le royaume. Certaines traductions utilisent même le mot *bienheureux* qui évoque, comme le mot grec⁹⁸, une forme de béatitude et de sainteté simple. On pourrait même utiliser ce mot de *saint* au sens où il était utilisé par les apôtres pour désigner les fidèles de l'Eglise et les croyants. Saints les pauvres..., Saints les affligés..., Saints les doux...

Deux temps

On constate d'abord que chaque béatitude s'exprime en deux temps:

Tout d'abord le premier terme, qui commence par "heureux...", souligne une qualité de l'être, la richesse d'une attitude, la profondeur d'un regard sur le monde comme réalité de ce jour. Ce

n'est pas un objectif à atteindre, mais c'est une qualité reconnue et déjà incarnée.

Le deuxième terme, qui commence par "car...", explique pourquoi ceux qui ont cette qualité peuvent accéder au royaume. Il met en évidence combien cette qualité est centrale pour la recherche de la sagesse et comment elle crée une nouvelle relation et permet une métamorphose enfin rendue possible par cet autre regard ou manière d'être. Ainsi les béatitudes affirment combien une mutation de l'être ouvre une porte sur le royaume de D. et sur sa présence dans le monde où nous vivons.

La Loi procède, elle, différemment; elle fixe une règle, une contrainte, une obligation. Et l'être, en se pliant à cette obligation, peut espérer réaliser sa mutation, à condition de voir la Loi comme une structure élémentaire, nécessaire mais non suffisante, dont la fonction éducative permettra de déboucher sur une compréhension plus profonde. N'est-elle pas en somme la colonne vertébrale qui permet le mouvement des béatitudes, sans pourtant l'assurer à elle seule?

Par paires

Il y a certes de nombreux modes de regrouper les béatitudes, selon les liens qu'il est possible de mettre en évidence entre elles. On peut par exemple montrer comment les béatitudes se regroupent en deux ensembles de quatre béatitudes et vont par paires, liant chaque fois une béatitude du premier ensemble à une autre du second. Le premier ensemble (béatitudes 1 à 4) est celui de l'approfondissement du regard intérieur, tandis que le second (béatitudes 5 à 8) est celui de l'expression, de l'expérimentation, de la réalisation dans le monde. Ainsi chaque paire qui se forme, et lie une béatitude de chaque ensemble à l'autre, illustre d'une part l'approfondissement de

⁹⁸ μακάριος (makarios) : 1) heureux, bienheureux. 2) riche, opulent.

notre relation à D. et d'autre part l'apprentissage de l'expression de cette nouvelle relation. Les paires qui se forment sont les suivantes:

- Paire 1 et 5: pauvreté et miséricorde. La pauvreté d'esprit permet de s'ouvrir à D. et de le recevoir. La miséricorde est ce même mouvement tourné vers l'extérieur qui, riche de cette ouverture, ne projette pas ses a priori sur l'autre mais regarde l'univers avec simplicité et compassion, comme il est.
- Paire 2 et 6: affligés et coeurs purs. La recherche insatiable de D. et la priorité absolue accordée à cette recherche nous exposent à la souffrance, mais le fait de persévérer sur ce chemin d'ascèse nous libère et nous donne accès à la révélation. Le coeur pur est ce regard, ainsi libéré, porté sur le monde; il se nourrit de la pratique de perception de cette autre réalité au quotidien.
- Paire 3 et 7: doux et artisans de paix. La douceur naît de la certitude que cette autre réalité est notre salut. Cette certitude s'exprime par une attitude qui apporte la paix à notre entourage.
- Paire 4 et 8: affamés de justice et persécutés pour la justice. La justice est cette mise en pratique de la réalité divine. Dans un premier temps, nous cherchons à savoir ce qu'elle est. Dans un second temps, nous tentons de la pratiquer. Naturellement, ce second temps de la pratique constitue aussi la nourriture de ce premier temps de la recherche.

Itinéraire spirituel

On constate aussi que les 4 premières béatitudes s'enchaînent comme 4 degrés successifs qui décrivent un itinéraire spirituel de croissance et de recherche de D. :

- 1) La béatitude des pauvres: l'ouverture à la grâce.
- 2) La béatitude des affligés: le choix de l'ascèse.
- 3) La béatitude des doux: la sérénité reçue.
- 4) La béatitude des affamés: la pratique de la justice.

L'ouverture (1) est nécessaire pour permettre le choix de l'ascèse (2); celle-ci permet de trouver la sérénité (3) qui, à son tour, donne la force de découvrir et réaliser la justice du royaume (4). Les quatre béatitudes suivantes, par analogie à ce premier ensemble, s'enchaînent de la même manière, puisqu'elles sont l'expression respective de ces quatre premières qualités, dans le monde.

Correspondances avec le Notre-Père

Par ailleurs on peut aussi tenter de trouver des correspondances entre chacune des béatitudes et les diverses phrases du Notre Père:

- Les pauvres: Que ta volonté soit faite.
- Les affligés: Que ton nom soit sanctifié.
- Les doux: Notre Père qui es aux cieux.
- Les affamés: Que ton règne vienne.
- Les miséricordieux: Pardonne nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.
- Les coeurs purs: Ne nous soumet pas à la tentation.
- Les artisans de paix: Donne nous aujourd'hui notre pain de ce jour.
- Les persécutés de la justice: Mais délivre nous du mal.

Nous reprendrons le détail de cet itinéraire spirituel que décrivent les béatitudes et de cette correspondance avec le Notre Père au fur et à mesure des commentaires sur chacune des béatitudes.

Mt 5: 3

Lc 6: 20 + 24

1. - Première béatitude: heureux les pauvres

Mt 5: 1-3

3 Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des Cieux est à eux.

Lc 6: 20 + 24

20 Et lui, levant les yeux sur ses disciples, disait: "Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous.

24 Mais malheur à vous, les riches! car vous avez votre consolation."

Allégresse des hommes marcheurs au souffle du D. des pauvres! oui, le royaume des cieux est à eux.

En marche, les humiliés du souffle! oui, le royaume des ciels est à eux (Mt-CH).

Cependant, ôie, vous, les riches! oui, vous avez déjà pris votre réconfort (Lc-CH).

Pauvreté matérielle

La pauvreté matérielle est un état où le pauvre se sent démuné face à la vie, exposé à tout danger comme à tout bonheur. Le pauvre est dépourvu de toute protection. Il ne contrôle rien. Il est soumis aux aléas de la vie et doit s'adapter, faute de moyens d'interposer un écran protecteur entre le monde et lui. Sans logis, il est exposé aux intempéries. Sans travail, il est dépourvu de ressources et vit de ce qui s'offre à lui. Cette image de la pauvreté chante l'éloge de la simplicité, de l'ouverture et de la confiance. Mais il ne faut pas

toutefois voir dans la bible une apologie de la misère, car il convient de bien faire une différence entre pauvreté et misère. La pauvreté implique ici un état démuné face aux circonstances de la vie, mais pas un manque concernant les besoins fondamentaux.

De la description de cet état de pauvreté matérielle, on en vient directement à un sens plus imagé de la pauvreté. C'est un état d'esprit où le poids des aspects matériels de la vie se réduit à un minimum indispensable. La pauvreté reste un état incarné, mais libre et ouvert à la vie, réaliste et ouvert aux circonstances offertes par le quotidien; c'est surtout une attitude positive qui reçoit chaque instant comme un don. Le corps est vécu non pas comme une contrainte, mais comme une dimension de D., comme une expression de sa vérité, qui permet de rendre visible sa beauté, sa grâce et son amour. Les tâches quotidiennes sont assumées avec soin, car elles représentent l'ancrage dans le moment présent et constituent l'occasion d'un réel lâcher-prise qui s'offre à la volonté de D.. La tâche manuelle est régulatrice; elle devient méditation, acte de conscience dans le moment présent, sans préoccupation du lendemain. Elle est apaisement et acceptation. Elle est joie dans l'obéissance.

On comprend que cette attitude soit synonyme de détachement. Elle renonce à choisir, à poursuivre sa propre volonté, pour se soumettre complètement à celle de D. Et pour offrir sa vie à la puissance du créateur.

Richesse

Par contraste, la richesse, c'est certes la possibilité de jouir de moyens presque illimités, mais c'est surtout le danger de l'attachement à ce que nous aimons, à notre confort, à nos activités, à nos plaisirs, à nos petits pouvoirs et petits privilèges, à nos projets,

à notre service envers les autres, à l'amour que nous leur portons ou à l'amour que nous en recevons. Tout ceci crée notre attachement, notre dépendance par rapport à ces richesses qui finissent par nous tenir et limiter notre liberté.

Luc parle d'une richesse et d'une pauvreté surtout matérielles, selon une version d'abord positive (*Heureux vous, les pauvres...*) puis selon une version négative (*Hélas pour vous, les riches...*) tandis que Matthieu précise qu'il s'agit d'une pauvreté en esprit. La terrible description de Luc, dans sa version négative de cette béatitude, nous frappe: comment peut-on rester ouvert à la présence de D. si nous sommes submergés par notre richesse matérielle? Ce n'est pas que la richesse soit un mal en soi. Le problème ne réside pas dans une composante néfaste de la richesse mais beaucoup plus dans notre incapacité de conserver notre ouverture de pauvre, telle qu'elle a été décrite ci-dessus, si nous sommes protégés par mille formes de sécurité et si nous sommes encouragés, par la surabondance de ces moyens matériels, à envisager les projets les plus ambitieux. Même s'ils sont orientés vers le bien des autres, de la manière la plus désintéressée, ces actes facilités par l'aisance matérielle risquent de nous procurer une puissance et une satisfaction illusoire qui nous cachent notre réelle faiblesse et vulnérabilité. Inévitablement, la richesse nous offre, de manière trompeuse, les moyens d'une expression abondante, mais cette expression, même généreuse, ne sait pas toucher le fond de notre être et ne met pas en cause notre intimité profonde. La richesse, quelle que soit la manière dont elle est vécue, reste inévitablement une protection qui empêche la lumière de D. de transformer le cœur de l'homme dans son humilité, dans son état d'être démuné et nu, dans sa conscience profonde de ne pouvoir être vivifié que par l'Esprit. En fin de compte, la richesse - qu'elle soit grande ou petite - c'est tout ce que nous refusons à D., c'est tout ce que nous lui préférons, c'est tout ce sur quoi nous comptons pour remplacer ou soutenir notre foi en lui.

La question est celle de notre alignement: nous alignons-nous sur nos moyens matériels, intellectuels, etc... ou nous alignons-nous sur notre perception de D.. Naturellement les moyens peuvent, en théorie, secourir notre projet de ralliement à D., mais on voit combien cette démarche ambiguë a ses limites, par le fait qu'elle mise sur deux forces souvent antagonistes: notre abandon à D. et notre confiance dans nos propres forces en tant que moyens autonomes de D.. Être pauvre, c'est s'abandonner à D. comme le lis des champs et les oiseaux du ciel. Et la richesse ne peut être là qu'un obstacle sur lequel nous nous alignons inévitablement par la seule illusion de croire dans les moyens qui nous semblent par elle offerts. Naturellement, ce n'est pas la richesse elle-même qui est la cause de cette illusion, mais bien notre attachement à elle. Si nous savions être riche sans attachement, elle ne serait plus une entrave. Elle ne serait plus même une protection. Mais qui donc serait assez sage pour garder cette indépendance et, avec cette indépendance, encore un quelconque intérêt pour ces moyens sans signification spirituelle.

Âme - esprit

Afin de mieux comprendre ce qu'est cette pauvreté non seulement matérielle mais aussi en esprit, il convient de bien distinguer, dans le binôme âme-esprit, ce qu'est l'âme et ce qu'est l'esprit. Cette distinction peut se formuler en termes symboliques, de yin et de yang, de féminin et de masculin, au sens où nous avons tous en nous, quel que soit notre sexe, des éléments masculins et féminins.

- L'âme est l'élément plus féminin (au sens symbolique de yin, cela s'entend), plus intérieur, qui nourrit; c'est l'oeuf encore non développé, non accompli, qui contient toutes les potentialités, c'est l'être non modelé, la matière brute originelle que nous

recevons à notre naissance, la glaise dont nous sommes façonnés.

- L'esprit est, lui, l'aiguillon (l'aspect masculin, au sens symbolique de yang) qui féconde, transforme, oriente et donne la vie. C'est l'aspect dynamique qui va orienter l'âme dans son devenir, dans sa croissance et sa transformation. C'est la force qui donne une forme à l'être dans sa tension vers l'amour, vers D. source de vie.

En tant qu'élément qui féconde, l'esprit est à la fois le cerveau qui guide, la raison qui analyse et l'inspiration qui entraîne. C'est d'abord la richesse d'une inspiration poétique, d'une force créatrice féconde qui va emporter l'être vers son épanouissement et sa réalisation. Mais, inévitablement liée à ces capacités fantastiques de notre esprit, c'est aussi toute la lourdeur de l'argumentation d'un cerveau qui ne sait jamais s'arrêter de tout soupeser, de se prémunir contre toute folie qui ne serait pas justifiée du point de vue rationnel; c'est aussi toute la contrainte de choix fondés sur des connaissances en somme très limitées et sur les incitations d'une volonté souvent captive d'idées fausses, d'a priori ou de fortes charges inconscientes. L'esprit inspire, entraîne, dirige, oriente, mais il canalise aussi, prend contrôle, et limite ainsi, par là, notre ouverture à la vie.

Esprit critique

Toutefois cette faculté parfois limitatrice, par ces mêmes facultés critiques, nous protège aussi, dans notre vulnérabilité, contre les dangers du monde extérieur que l'esprit sait identifier; il est comme une peau protectrice qui filtre les influences externes: chaleur et humidité, ou froid et sécheresse, ou toute autre influence. La peau filtre les influences d'ordre surtout physique. L'esprit joue ce même rôle protecteur dans le domaine spirituel. Et il effectuera d'autant

mieux son travail qu'il saura distinguer avec subtilité les influences néfastes des influences positives, en se montrant surtout capable de distinguer ce caractère néfaste ou positif en fonctions de critères plus affinés, faisant appel aux valeurs spirituelles, aux valeurs du coeur, plus qu'aux simples critères d'ordre plus commun.

Cette béatitude sur la pauvreté d'esprit nous sensibilise ainsi, par contraste, au rôle que doit jouer notre esprit. C'est qu'il doit être d'autant plus sélectif pour ne pas nous protéger contre l'Esprit de D.. Il doit savoir s'effacer complètement, taire son discours agité. Mais il doit malgré tout continuer à être vigilant et critique, à nous protéger du sectarisme, des préjugés, des peurs, et des influences pernicieuses, interroger nos motivations profondes, nos désirs de pouvoir, nos prétentions erronées, nos frustrations. Bref, surtout jeter un oeil en nous-même et sonder notre inconscient. Il a un rôle important de vigilance à jouer mais à titre moteur. Car c'est aussi cet esprit qui permet d'être *assoiffé de justice* ou d'être *artisan de paix*, comme le chantent les béatitudes, bref, tout rôle conscient qui nous place au service de la création.

Ainsi se pose naturellement la question du rôle de nos facultés intellectuelles. Certains ont eu la chance de pouvoir les développer, d'autres n'en ont que peu et sont restés des simples d'esprit. Il est évident que la pauvreté en facultés intellectuelles ne vient pas entraver cet abandon à D.. Mais, dans notre culture, le contrôle de nos conditions de vie et la maîtrise de notre quotidien, justement contraire à cet idéal d'abandon à D., constituent des valeurs tellement prisées que des personnes au faible quotient intellectuel - on a même inventé un instrument de mesure pour pouvoir comparer les êtres! - sont franchement dévalorisées et méprisées. On voit combien la bible, et plus particulièrement les béatitudes, cherchent à nous faire intérioriser une autre échelle de valeurs, qui soit plus proche de la réalité de D. et nous aide à échapper à la pression du

conformisme social, fondé sur toutes les valeurs d'apparence. Valoriser la pauvreté intellectuelle n'est pas tant une forme d'interdit de faire fonctionner son cerveau, mais c'est un moyen de nous inciter à développer les autres valeurs inhérentes à la vie, qui, elles, sont réellement primordiales, et vitales. Il n'en reste pas moins que nous sommes appelés à faire fructifier tous nos talents, mais cependant jamais aux dépens de notre relation à D..

Pauvreté en esprit

A la lumière de ce qui précède, nous pouvons décrire la pauvreté en esprit comme la faculté d'être une âme brute exposée directement au souffle de l'Esprit de D.. C'est une ouverture de l'âme à cet élément fécondant, sans que celle-ci ne soit protégée par aucun filtre, aucune peau intermédiaire. Etre pauvre en esprit, c'est se laisser entraîner par l'Esprit de D. en prise directe avec notre âme sans que l'esprit personnel (l'ego?) ne s'interpose. La pauvreté en esprit chez Matthieu est un manque de cette faculté à tout compliquer dont fait trop souvent preuve notre esprit. Cette pauvreté en esprit est une simplicité qui ne laisse pas l'esprit échafauder de grands projets dans le futur ni des raisonnements compliqués qui refont le monde différent de ce qu'il est. C'est une absence (ou une retenue) de projection dans le temps ou l'espace. C'est une conception du présent tel qu'il est et une capacité à vivre ce présent immédiat. C'est donc un abandon total au souffle de l'Esprit de D.. Cet abandon est primitif et donc sans restriction. Et cet absolu de confiance constitue justement la qualité que célèbre la béatitude. La richesse par contre, selon la formulation de Luc, est un malheur, parce qu'elle interpose un écran qui protège l'âme contre le souffle direct de D.. La richesse, par la lourdeur qu'elle nous impose, est frein, inertie et négation de notre mouvement vers D.. Elle nous empêche d'être pauvre et donc de nous abandonner à cet élan de simplicité.

Humilité

Cette pauvreté de l'esprit est bien humilité, c'est-à-dire qu'elle use de l'esprit avec précaution et retenue. Cette définition rejoint bien l'origine du mot grec⁹⁹ qui dit étymologiquement: *qui se blottit de frayeur, qui se cache*. Par extension: *pauvre, mendiant*. Littéralement, l'expression traduite par *pauvres en esprit*¹⁰⁰ pourrait se traduire par *ceux qui sont blottis de peur, par manque de souffle (propre)*, ce que Chouraqui exprime bien par *les humiliés du souffle*. Le sens originel du mot *pauvre* est certes l'humilité craintive, qui met en évidence le sens d'origine et sens profond de ce mot, davantage marqué par l'idée d'humilité que de pauvreté; mais le sens usuel principal (celui sans doute compris par les disciples) reste en fait bien la pauvreté matérielle; c'est-à-dire cet état de fragilité qui expose au souffle de la vie, faute de procurer son propre souffle; car la seule certitude de l'humilité, c'est bien l'Esprit de D. et non l'ego.

Celui qui se blottit est conscient de ses limites; il a besoin du secours de D.. Cette pauvreté est à l'opposé de la suffisance des Pharisiens, prisonniers de leurs propres convictions, prisonniers de savoir qui est D.. L'ego de ces Pharisiens est plein d'eux-mêmes et de leur satisfaction d'être dans le droit chemin. Où est donc leur ouverture à D.? Mais les Pharisiens ne sont ici qu'un exemple type, dont nous sommes trop souvent les plus pures illustrations aujourd'hui!

⁹⁹ πτωχός (ptochos): 1) qui se blottit, qui se cache. 2) humble, pauvre, mendiant. 3) pauvre en, dépourvu de.

¹⁰⁰ πνεῦμα (pneuma): 1) souffle du vent. 2) souffle. 3) expiration, haleine. 4) respiration, souffle de vie. 5) flatuosité. 6) exhalaison, odeur. 7) souffle d'enthousiasme, d'ardeur. 8) souffle divin, esprit. Et de là, πτωχοὶ τοῦ πνεύματος: pauvres en esprit, (littéralement) pauvres en souffle.

Consolation

Luc fait plus que chanter la pauvreté et la simplicité: il ne dit pas seulement que la richesse est un obstacle à l'écoute de D. mais il affirme aussi qu'elle est consolation, naturellement illusoire et passagère. Il est intéressant de s'arrêter sur ce mot de *consolation*¹⁰¹, car il provient de la même racine grecque que le mot *Paraclet*¹⁰² qui désigne le St Esprit. Le St Esprit est celui qu'on appelle au secours et qui devient notre avocat et défenseur, celui qui nous console, car l'invocation devient, par son élan d'appel, consolation. Telle est en effet la promesse que D. nous fait; celui qui le cherche, celui qui l'appelle sera transformé et sera sauvé. Nous ne sommes pas l'instigateur de cette promesse de salut, car c'est D. qui appelle et nous n'avons qu'à répondre à son amour. La conséquence de notre réponse à l'appel de D. est le salut, c'est-à-dire la sérénité dans l'amour qui nous est offert, tandis que la conséquence d'un refus de répondre à l'appel de D. est la peine et la souffrance, l'errance dans la misère, non parce qu'elle nous est imposée en punition par D., mais parce qu'elle est la conséquence simple du refus de trouver le seul refuge qui soit, celui que D. nous offre. Le salut, et par contraste la condamnation, n'est donc pas une récompense, ou une peine, que D. nous accorde, ou nous inflige, par sévérité et autorité, mais ce n'est que la conséquence de nos choix et de notre désir de répondre à D..

Et c'est là qu'apparaît la richesse dans toute sa tromperie car, si elle est bien utilisée, elle semble satisfaire nos besoins d'expression, elle semble permettre à notre générosité de trouver des canaux pour se réaliser, elle semble nous aider à devenir des êtres d'amour. Mais, on le voit bien, cette générosité reste en fait extérieure à nous

¹⁰¹ παράκλησις (paraklêsis): 1) appel à soi, invocation, prière, prière pour obtenir le pardon d'une faute. 2) appel pressant, exhortation, excitation, encouragement, consolation.

¹⁰² παράκλητος (paraklêtos): 1) qu'on appelle à son secours. 2) avocat, défenseur. 3) intercesseur, Paraclet (St Esprit)

puisqu'elle n'implique que nos moyens et nos actes, et non pas notre être profond, dans son intimité démunie; elle ne nous offre en fait qu'autosatisfaction, que consolation, et, en remplissant notre ego de cette satisfaction d'avoir bien fait, elle remplace l'effet pacificateur de l'Esprit. Un lien fascinant s'établit ici entre ego, pauvreté, Esprit et consolation. Et c'est dans le sens de ce lien discret que la béatitude nous dit sans équivoque que seule la pauvreté d'esprit est en mesure de nous mettre sur le chemin de la vraie consolation, la véritable consolation que seul l'Esprit Saint peut nous offrir.

Ces considérations indiquent donc qu'il est préférable de traduire le texte de Matthieu par *pauvres d'esprit* plutôt que par *pauvres de coeur* comme le fait la TOB, car sinon ce rapport entre la consolation et le rôle du St Esprit ne peut plus être mis en évidence, par opposition à la consolation passagère et trompeuse qu'offre la richesse. D'ailleurs la traduction par *esprit* est tout à fait littérale: l'esprit, c'est par excellence le souffle qui anime.

Sacrifice d'Abraham

Attitude absolue de foi et d'obéissance, le sacrifice d'Abraham marque le geste de pauvreté le plus absolu, le renoncement à ce que nous avons de plus précieux, à ce que nous chérissons le plus, à ce qui nous est le plus proche. Qu'y a-t-il de plus précieux que l'amour pour nos proches (époux, épouse, enfants)? Même cet amour, aussi authentique soit-il, aussi généreux et aussi désintéressé puisse-t-il être, même cet amour peut venir se mettre en travers de notre amour pour D.. D. ne demande-t-il pas à Abraham d'être prêt à tout lui sacrifier, comme lui, D., est prêt à nous sacrifier son fils? Sans doute cette histoire nous paraît-elle être la plus cruelle de la bible ! mais elle affirme pourtant clairement que l'amour que nous portons à D. doit surpasser et englober tout notre amour pour les autres, pour nous-même, et pour le monde qui nous entoure, et qu'aucune

parcelle de notre vie ne doit lui être antagoniste. Ce n'est qu'abandonné totalement à l'amour de D., qui est notre vraie source de vie, que nous saurons orienter tout mouvement d'amour pour nos proches, notre prochain et nos ennemis. Car l'amour de D. est seul capable d'englober toute notre vie et de l'habiter. L'amour selon Abraham est un amour qui répond à l'appel du créateur. Ce n'est pas un projet qui va vers l'autre et lui impose une manière de voir, une manière de faire. Non, c'est une ouverture qui se laisse habiter par l'amour de D., par l'amour du Père car seul cet amour sait générer la vie en nous. Ce n'est pas l'amour de nos petites préférences et de nos intentions, ni l'amour de nos proches et de ceux qui nous sont semblables, mais c'est aussi l'amour de celui qui nous dérange, de celui qui nous est étranger et qui peut nous faire peur parce que nous ne comprenons pas très bien comment il "fonctionne". C'est l'amour qui enveloppe sans distinguer, sans choisir, sans exclure, sans corriger, comme la pluie qui tombe sur tout ce qu'elle couvre, sans distinction aucune. C'est l'amour qui prend l'autre comme il est. C'est l'amour de pauvreté qui se vide de tout pour mieux accueillir. On voit combien cet amour n'est possible que dans un détachement total, une liberté si extrême qu'elle fait fi de tout ce que le monde peut nous offrir, car elle sait qu'une seule chose est solide: notre attachement à la source divine.

Si nous arrivons à vivre de cette simplicité et de ce détachement, la pauvreté devient une réalité quotidienne, une réalité spirituelle qui nous aide à progresser sur le chemin qui mène à D.. Cette pauvreté revêt alors le sens profond d'une recherche absolue de D.. On retrouve en elle le sens réel de la pauvreté qui fait partie des vœux des ordres monastiques. Être pauvre pour être libre de chercher D., être libre dans tout attachement matériel, émotif et spirituel, comme de toute illusion selon laquelle nos moyens matériels puissent être les moyens d'une progression spirituelle.

Mort et résurrection

Ce détachement radical est humilité et constitue une forme de mort de notre ego. Cette forme de pauvreté totale abandonne toute forme de projet de l'ego qui serait promotion de soi et choisit de s'ouvrir à la grâce de D., dans la nudité et le dépouillement. Elle permet à l'humble se s'oublier lui-même, sans volonté propre, pour se laisser pénétrer de l'Esprit et se laisser guider par D.. Cette humilité est détachement total, renoncement au confort et à la facilité de ce monde, pour permettre une résurrection en D., et une nouvelle vie selon l'Esprit. Elle ne se laisse pas aveugler par les capacités du mental d'organiser notre vie afin d'assurer la promotion de notre individu, le confort douillet de notre être physique, le sentiment de sécurité de notre être psychologique ou l'illusion de protection pour notre être émotif. Non, elle s'ouvre à l'inconnu de la vie, car elle sait que toutes ces formes de bien-être ne sont qu'illusions et que la véritable richesse de notre vie consiste à trouver le chemin de l'unité en D.. Elle s'ouvre à cet inconnu, prenant là un risque incalculable face aux logiques de notre monde orienté selon les contingences matérielles; sa sécurité ne se fonde pas sur les moyens matériels mais en sa foi en D.. Cette foi n'est pas théorie, ni foi crédule héritée du seul enseignement ou adoptée par conformisme à la tradition reçue des ancêtres, mais elle est fondée sur l'expérience de cette réelle sécurité que D. nous offre par son alliance, car elle sait expérimenter et discerner dans les petits faits du quotidien que cette alliance repose sur une véritable promesse d'un bonheur authentique qui procure une joie et une paix nullement égalables. Ce bonheur se trouve au cœur même de ce qui peut nourrir notre vie. Il n'est pas confort matériel, il n'est pas sécurité formelle, mais il est fusion avec le mouvement de la vie et donc unité avec l'Esprit qui nous guide au cœur du mystère que jamais nous ne pourrions saisir mais qui alimente la source de notre vie, qui devient suspension dans le moment présent devenu ainsi éternité. Cette humilité est donc une forme de mort qui demande beaucoup de renoncements et de

sacrifices aussi longtemps que l'attachement à notre petit confort nous retient. Mais aussitôt que nous arrivons à nous libérer de ces entraves qui sont autant de boulets que nous tirons avec nous, il nous est donné de percevoir un avant-goût de ce qui nous sera offert si nous nous abandonnons vraiment à cette confiance et à une vie inspirée directement par l'Esprit. Être pauvre en esprit, c'est se détacher de nos retenues et de nos peurs, c'est mourir pour tuer toute entrave à notre résurrection, accès à la joie éternelle.

Ego

Toutefois les commentaires qui précèdent ne doivent pas être compris comme plaidant contre l'ego. L'ego est une structure qui nous tient lieu de squelette, face aux contraintes de la vie au quotidien. Sans lui, nous nous effondrons. Il est cette dimension de l'esprit qui sait nous fortifier et nous protéger par sa faculté d'un discernement sachant faire appel aux plus fines distinctions et dont il a été question plus haut. Mais l'ego ne doit bien faire que nous soutenir, à l'image du squelette, et non pas constituer une carapace. Nous devons être des vertébrés et non des crustacés, car la structure des premiers est à l'intérieur et permet à la peau de rester sensible à chaque message, tout en assumant sa fonction de filtre déjà évoquée ci-dessus, tandis que la structure des seconds interpose un écran insensible entre le monde intérieur et l'univers, dont l'être se coupe ainsi inévitablement.

Royaume

Heureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux: La pauvreté, telle qu'elle est décrite par cette béatitude, est avant tout ouverture à D. et suspension de notre propre volonté pour nous laisser entraîner par le projet divin, c'est-à-dire pour réorienter notre volonté dans le sens de ce projet divin. C'est bien cette attitude qui nous propose la meilleure manière d'entrer dans le royaume puisque

nous abandonnons ce qui nous attache au monde pour mieux être partie prenante de ce qui se passe en réalité, au-delà des apparences, c'est-à-dire pour adhérer profondément à la mutation que D. nous offre. Cette ouverture est le premier pas qui nous fait franchir le seuil du royaume. Sur notre itinéraire spirituel, il marque la première étape qui nous permet d'accepter de voir cette autre réalité et nous ouvre la possibilité de choisir ce chemin. C'est bien une attitude qui dit, de tout son être: "Que ta volonté soit faite!" en s'offrant à D. sans calcul. Ainsi cette phrase du Notre-Père représente-t-elle au mieux cette ouverture, mais elle ne constitue que la première étape d'un long itinéraire qu'illustreront plus en détail les autres béatitudes.

Mt 5: 5

Lc 6: 21b + 25b

2. - Deuxième béatitude: heureux les affligés

Mt 5: 5

5 Heureux les affligés, car ils seront consolés.

Lc 6: 21b + 25b

21 Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez.

25 Malheur, vous qui riez maintenant! car vous connaîtrez le deuil et les larmes.

Allégresse des hommes marcheurs au souffle du D. des larmes! oui, ils l'auront le réconfort de consolation.

En marche, les endeuillés! oui, ils seront réconfortés (Mt-CH).

*Oïe, vous, les rieurs de maintenant! oui, vous serez
endeuillés et vous pleurerez (Lc-CH)!*

Les diverses traductions de la bible présentent parfois une inversion de l'ordre des deuxième et troisième béatitudes. Nous choisissons donc ici de préférence l'ordre du texte grec, qui correspond d'ailleurs le mieux à l'idée émise plus haut selon laquelle l'égrainement des béatitudes représente un itinéraire spirituel. Ainsi donc, à la suite de la béatitude sur la pauvreté, qui nous offre l'ouverture et nous permettra de percevoir l'existence du chemin qui mène à D., vient celle sur l'affliction, qui nous ouvre le choix de nous engager sur ce chemin, comme deuxième étape de notre itinéraire spirituel.

Fuite ou deuil

L'affliction est une peine profonde due à un événement qui nous échappe ou aux conséquences blessantes d'un choix personnel. Face à chaque drame qui survient dans notre vie, nous adoptons une attitude qui est différente selon la compréhension que nous avons de l'événement, suivant le sens que nous lui accordons et selon la place que ce drame occupe à nos yeux dans le contexte plus global dans lequel s'insère notre vie. Face à l'affliction, deux réactions opposées sont possibles: la fuite ou le deuil¹⁰³.

1. Nous pouvons tout d'abord chercher à fuir cette peine, à en oublier la cause, à l'ensevelir en nous aussi profond que possible. Pour nous aider à oublier, nous nous jetons alors tête baissée dans une activité frénétique qui doit nous distraire, ou nous cherchons une compensation dans le plaisir, la distraction, le travail, le voyage. Ou même dans l'alcool ou la drogue.

Naturellement cette attitude n'est qu'une forme d'anesthésie; elle ne résout rien.

2. D'autre part, nous pouvons aussi, au contraire, faire notre deuil, c'est-à-dire approfondir la cause de notre peine, la comprendre, la digérer, l'assimiler, en tirer ce qui est négatif comme ce qui est positif. Toute peine a en effet une dimension positive, même si cet aspect positif est moins facilement perceptible lorsqu'on est plongé dans la souffrance; la perte d'un proche est une peine à la mesure de l'affection qui nous liait à lui, c'est-à-dire à la mesure de la richesse de notre relation perdue. Un long travail de deuil permet de résorber la cause de la peine. Tant que nous tentons de faire notre deuil et tant qu'il nous submerge encore, il nous écrase et nous nous sentons les victimes d'un monde qui pourtant n'a pas cherché à nous nuire. Seul un long travail de deuil saura resituer notre souffrance dans son véritable contexte et, si ce contexte est perçu dans les termes spirituels d'une perspective plus large, la cause de la peine ne sera certes pas effacée, mais elle prendra sa juste place dans notre vie en nous permettant de retrouver le fil de l'existence.

Les affligés de cette béatitude appartiennent forcément à la seconde des deux catégories évoquées; ceux qui font leur deuil suivent un chemin authentique et font le dur apprentissage du détachement. Et la douleur ouvre les yeux sur la vie. La consolation authentique, parce qu'elle vient, est en fait surtout la confirmation que le travail de deuil s'est fait dans le vrai; elle est l'invitation à persévérer sur cette voie du dépouillement et du détachement. Lié d'ailleurs au mot *Paraclet* dont il a été question au commentaire précédent, le mot¹⁰⁴ grec qui signifie *consoler* a aussi d'autres sens comme *inviter*, *exhorter*, *inciter*, et dans ce cas exhorter, inciter à faire face. Faire

¹⁰³ πενθέω (penthéō): 1) pleurer, déplorer. 2) être dans le deuil.

¹⁰⁴ παρακαλέω (parakaléo): 1) appeler auprès de soi. 2) mander. 3) appeler à son secours. 4) prier, invoquer. 5) exhorter, exciter. 6) consoler.

son deuil est le seul moyen de gagner cette vraie paix et de trouver la sérénité qui est une vraie consolation.

Plaisir

Luc formule cette béatitude d'une manière bien différente; il parle tout simplement de rire et de pleurs. Choisir de rire aujourd'hui, c'est le chemin de la facilité; c'est chercher le plaisir immédiat sans se soucier de voir à long terme. Mais chaque plaisir, surtout s'il n'est recherché que pour lui-même, a inévitablement une fin. Tout plaisir passe puis est suivi inévitablement par la frustration, la douleur et la souffrance qu'implique la fin du plaisir. A peine le désir est-il assouvi qu'il resurgit encore plus fort, dans la nostalgie du moment vécu, qui nous incite à vouloir revivre cet instant, c'est-à-dire à vouloir revenir en arrière sur le passé révolu. Ce mouvement de nostalgie et ce désir de répétition ne nous aident pas à croître, mais nous incitent en fait à la régression. Cette manière de rechercher le plaisir immédiat s'avère être une forme de torture discrète qui, en faisant alterner le plaisir avec la frustration, nous pousse à régresser, plutôt qu'à progresser, qu'à découvrir des horizons nouveaux et qu'à poursuivre notre croissance. Comment trouver notre équilibre et éviter, dans ces circonstances où nous avons peine à nous libérer de l'attraction de notre passé, de veiller sans cesse, dans l'anxiété, au retour de la souffrance? Et dans cette attitude craintive, comment ne pas vivre en fuyant la douleur dans la compensation, dans cette forme d'insouciance artificielle qui nous empêche finalement de voir le monde et son état réel et nous fait passer ainsi à côté de l'essentiel? On le voit, cette manière de vivre dans la fuite est étroitement liée à une perception extrêmement réduite de l'échelle du temps. Tout s'y fait à très court terme, sans prendre en considération les conséquences au futur.

Le rire et le temps

Pourtant le rire est un signe de joie, signe d'une vie dans le présent, signe d'une santé mentale et d'une confiance inspirantes ! Le rire, en principe, rayonne la gaieté ! Cette béatitude nous interdit-elle donc de rire et d'être joyeux? Ce serait bien triste. Pourtant elle vient malgré tout apporter un bémol à une apologie excessive du rire, en nous disant que le rire est une légèreté qui ne doit pas perturber le sérieux de notre cheminement, de notre recherche de D.. En regard du réel enjeu de notre vie - être sauvé et découvrir la vraie source de joie - le rire est un plaisir tout à fait accessoire et passager. Cet enjeu réel de notre vie, qui consiste à trouver le vrai chemin, est incomparablement plus sérieux (et d'ailleurs pas forcément triste). Il se situe dans une perspective de temps qui voit loin puisqu'elle couvre un temps qui s'étend bien au-delà de la mort. Ce n'est donc plus le court terme de la recherche immédiate du rire, mais le très long terme de la recherche du salut.

Cette seule différence dans l'échelle de temps donne un sens complètement différent aux deux affirmations de Luc dans sa version positive (*vous rirez*) ou dans sa version négative (*vous serez dans le deuil*). La version négative s'applique à ceux qui fuient. Elle est doublement vraie: à court terme, comme cela a déjà été dit, car la frustration suit inévitablement le plaisir, et à long terme aussi, car une fuite permanente ne peut que nous empêcher de trouver un sens à la vie. Cette vie devient littéralement l'enfer lui-même, par les souffrances qu'elle inflige, qui ne découlent que de nos choix et de notre mode de vie, selon la loi de l'enchaînement naturel des causes et des effets.

Le choix de l'ascèse

La béatitude des affligés se rapporte, bien sûr, à ceux qui font le choix de faire leur deuil face à l'affliction qui peut les frapper. Mais

surtout elle s'applique aussi à une démarche plus radicale qui a choisi de chercher D. et de faire de cette recherche une priorité dans leur vie. Tandis que l'expression *faire son deuil* peut signifier, à court terme, une démarche curative face à l'affliction, cette même expression implique aussi, à plus long terme, un choix, un renoncement, un engagement sur une voie précise: celle de la recherche de la sagesse. Ce cheminement est celui de l'ascèse qui fait son deuil de tous les plaisirs gratuits qui ne participent pas à la croissance de l'être, croissance spirituelle surtout, mais aussi croissance physique, affective et intellectuelle. Elle est alors détachement, renoncement à une vie de plaisirs pour une vie de recherche. Ce renoncement aux plaisirs et aux facilités n'est pas une forme de mortification mais découle de la clairvoyance qui perçoit l'enchaînement pernicieux des plaisirs et des frustrations dont nous avons parlé plus haut. Il est en effet la condition nécessaire pour échapper à ce cycle infernal. Naturellement, il doit se faire dans la sérénité. Cette démarche du renoncement et de l'ascèse est bien un engagement à long terme, selon la perspective d'un temps spirituel (et non physique) éternel. Ce temps est celui de l'initiation, de la marche de l'âme vers D., enjeu primordial entre tous. Notre responsabilité au cours de ce cheminement est de trouver la source de vie et d'aider la création à trouver son équilibre, en la renforçant par la force d'amour que nous pouvons lui apporter. De cette démarche, le rire, comme le plaisir d'ailleurs, n'est certes pas exclu, mais il n'est qu'un aspect très occasionnel qui exprime la joie du moment, mais jamais ne vient briser l'élan spirituel. Il n'est jamais recherché en soi. La règle de St Benoît ne bannit-elle pas le rire, comme diversion de cette voie d'ascèse?

Ce chemin de l'ascèse est par définition difficile dans la mesure où D. se cache. C'est en effet qu'il ne pourrait s'imposer à nous et être pur amour à la fois, car l'amour implique une liberté de choix que l'imposition de sa présence ne saurait ménager. D. se cache et sa

recherche est ardue. Et seule une recherche authentique nous offre un accès à la contemplation et à la sagesse. On ne saurait tricher. Tout l'évangile est pénétré de ces quelques vérités.

La porte étroite

"Je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans l'enclos des brebis mais qui escalade par un autre côté, celui-là est un voleur et un brigand" (Je 10:1). "Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera et sortira à la rencontre des pâturages" (Je 10:9). Et dans l'Apocalypse: "Ils viennent de la grande épreuve, ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau" (Ap 7:14). Et plus loin: "Heureux ceux qui lavent leurs robes, afin d'avoir droit à l'arbre de vie et d'entrer, par les portes, dans la cité" (Ap 22:14).

Il n'y a pas de résurrection sans mort. Il faut passer par la porte étroite qui est le seul chemin. Le sang de l'Agneau est une alliance éternelle, réalisation de la promesse, mais que nous ne pouvons pas consommer sans payer de notre personne aussi, en engageant tout notre être dans ce dur apprentissage que représente l'ascèse. Le sang est réalisation de la promesse mais il est aussi révélation qui apparaît en complet décalage par rapport aux valeurs de notre société. Notre choix, en cherchant D., est d'accepter ce décalage qui sera notre croix. Au lieu de nous livrer à la folle course du plaisir et de l'accumulation, nous sommes appelés à suivre un chemin d'ascèse qui, en élaguant tout ce qui est superflu, cherche la sérénité dans le présent éternel, c'est-à-dire hors du temps, dans le temps de D..

Enseignement et pratique

Ce chemin d'ascèse est le chemin qui nous permet de rechercher la vérité, celle de D.; pour nous y aider, nous disposons des richesses

d'un vaste enseignement qui nous transmet les connaissances acquises dans le passé, mais il est cependant nécessaire d'assimiler cet enseignement, et surtout de l'intérioriser. Il est primordial de le faire nôtre. Dans ce sens, il convient de distinguer enseignement et expérience d'une part, et foi et pratique d'autre part.

- L'enseignement est l'héritage du passé que nous transmet la tradition; il condense toute l'expérience humaine qu'il a mise en forme, en codes ou en symboles, pour qu'elle puisse être transmise et permettre ainsi aux générations suivantes de franchir rapidement les premières étapes de l'évolution en les faisant profiter de l'acquis de ceux qui les ont précédées. L'enseignement n'est donc pas équivalent à la spiritualité; il ne représente pas toute la richesse de notre relation à D. mais il n'en est qu'une part de transcription, effectuée dans le but d'être communiquée. Et, pour être transmis, cet enseignement a dû être mis en forme selon les modes disponibles d'expression (langage humain, forme écrite, rites, arts, etc...) et a forcément perdu de sa force à l'occasion de cette traduction ou a été marqué par l'esprit des époques passées. Chaque génération croit bon d'adapter l'héritage en fonction de ses propres valeurs qui sont souvent marquées par le goût de l'époque en cours.
- L'expérience: les jeunes générations qui héritent de cet enseignement doivent encore l'assimiler. Riches de cet héritage chargé de toute la densité de l'expérience passée mais aussi de la marque propre qu'y ont laissée les ancêtres, les jeunes générations doivent en tester la véracité; c'est alors qu'intervient l'expérience personnelle qui vient confirmer ou infirmer l'enseignement reçu. Il est important, pour l'élève ou le disciple, de mettre cet enseignement à l'épreuve de sa propre expérience, et d'apprendre à faire la part entre ce qui y est authentique et ce qui y est la marque de traditions passées, propres aux périodes précédentes. L'expérience personnelle permet à chacun de

s'approprier la tradition, de l'intérioriser et de trouver sa propre relation avec cet héritage. L'équilibre entre esprit d'obéissance qui cherche à comprendre ce qui n'est pas encore assimilé et esprit critique qui ose rejeter ce qui n'est pas compatible avec sa propre sensibilité est un chemin étroit que chacun doit découvrir à sa manière sans tomber ni dans une servilité trop paresseuse ni dans une attitude de rejet trop facile.

- La foi: l'enseignement, pour être efficace, nécessite que l'élève lui accorde foi. Mais la foi, si elle est un support indispensable de la recherche spirituelle, ne peut pas être aveugle. Elle doit naturellement s'appuyer, comme nous venons de le dire, sur l'expérience, et elle doit aussi se traduire dans la pratique, c'est-à-dire que la foi doit être un moteur de changement pour que la vie quotidienne s'adapte à l'héritage de l'enseignement. La foi tire en avant; elle est la promesse de ce qui va devenir réalité; elle sert de pont entre ce qui est déjà réalisé et ce qui doit encore prendre forme. Mais elle ne peut servir de refuge contre le test de l'expérience et de la vie quotidienne, sinon elle devient intégrisme. Testée, la foi devient savoir. Alors la foi s'avère être bien davantage que cette confiance en l'enseignement reçu. Elle est l'ancrage en D.. Elle est le savoir du coeur qui sait tableer sur cette réalité invisible comme coeur de la relation à D., à soi-même, aux autres, à la création et au monde. Elle est le savoir qui reconnaît que tout vient de D.. et retourne à lui.
- La pratique est le champ de rencontre entre cette foi et la réalité de chaque jour. C'est dans cette confrontation qu'elle est mise à l'épreuve du feu. Et, comme nous l'avons remarqué, la tension entre ce que nous attendons et ce que nous reconnaissons dans notre réalité quotidienne nous entraîne dans un élan créateur. La pratique est l'incarnation de la foi; elle teste la foi et lui donne corps. C'est la pratique surtout qui nous permet de progresser car elle rend l'expérience plus conforme à nos convictions. Elle est faite d'une part de faire et d'une part d'être: le faire d'abord parce

que la pratique implique une action conforme à notre foi par un effort constant de trouver les formes d'expression de nos valeurs intimes et par une concentration appliquée à connaître toujours mieux le chemin de la vérité, l'être parce que la réelle mutation se produit en fait au niveau de notre être personnel, dans notre manière de ressentir et de percevoir le sens de la vie ainsi que dans notre faculté de vivre l'instant présent et de faire face aux événements du quotidien avec la sagesse requise. Cette pratique est aussi expression de nos priorités et devient ainsi un langage non verbal qui peut sensibiliser l'autre au message divin. Si la foi ne trouve pas ses applications pratiques, elle se met à parler contre elle-même aux yeux des autres. Notre responsabilité est donc grande de rendre notre pratique conforme à notre foi.

Ainsi se distinguent deux groupes d'acquis: d'une part l'enseignement et la foi que nous lui accordons, et d'autre part l'expérience et la pratique qui en sont la confrontation avec le quotidien et l'expression dans la matérialité de notre vie. L'essentiel n'en réside pas moins dans l'expérience, car c'est la pratique qui fait notre chemin.

Les six degrés de l'itinéraire de l'esprit vers D.

St Bonaventure a décrit, de manière simple mais en même temps très riche, cette marche de l'esprit vers D. (*Itinerarium mentis in Deum*):

La première nécessité de cet itinéraire spirituel est la prière qui nous ouvre à la grâce et nous fait connaître les degrés de notre ascension vers D.. "Notre âme exerce trois principaux regards: le premier sur les corps extérieurs, d'où son nom de principe de vie ou *sensibilité*; le deuxième en elle-même et sur elle-même, ce qui la fait nommer

conscience; le troisième sur le transcendant, d'où l'appellation d'*esprit*."

Chacun de ces trois regards s'exerce dans un sens ascendant et dans un sens descendant: Le premier, dans un sens ascendant (*per*), part du monde visible, compris comme image de D., pour découvrir D. et va du signe au signifié. Le second, dans un sens descendant (*in*), riche des enseignements de la découverte du premier mouvement, repère comment D. s'exprime dans le monde visible, son image, et revient du signifié au signe. Dans le premier cas, on médite sur la remontée à D. à partir de son image, tandis que, dans le second, on médite sur la présence de D. au sein de ses expressions. Les deux démarches se complètent. Ces deux mouvements, appliqués à chacun des trois regards, donnent six exercices:

1. Sensibilité, démarche *per*: par les sens
2. Sensibilité, démarche *in*: par l'imagination
3. Conscience, démarche *per*: par la raison
4. Conscience, démarche *in*: par l'intellect
5. Esprit, démarche *per*: par l'intelligence
6. Esprit, démarche *in*: par la syndérèse (sens du bien)

Par ces six degrés, nous devons "soumettre toutes [nos] puissances naturelles à l'action réformatrice de la grâce, cela par l'oraison; à l'action purificatrice de la justice, cela par l'ascèse; à l'action illuminatrice de la science, cela par la méditation; à l'action perfective de la sagesse, cela par la contemplation".

On le voit, la grâce vient en premier; c'est dire que D. est le grand initiateur et que notre rôle consiste à nous régler sur son mouvement; nous n'avons qu'à le suivre, c'est-à-dire à répondre à son amour. Puis vient la justice; il ne s'agit pas ici de la justice

stricte du tribunal, mais de la vérité du royaume comme état de ce qui est juste et conforme à l'amour de D.. Puis vient la science, au sens étymologique de *savoir*¹⁰⁵; ce n'est pas un savoir qui se limite à un savoir rationnel et cérébral, mais ce savoir, cette science, inclut toute forme de conscience, c'est-à-dire de savoir dans l'union à D.. Le mot *conscience* ne signifie-t-il pas littéralement *savoir avec*? Et enfin, dans cette progression selon St Bonaventure, vient la sagesse, comme aboutissement; elle ne nous est offerte que dans la contemplation, c'est-à-dire lorsque nous sommes suspendus à la seule écoute de D., et que nous ne sommes devenus que pure attente de sa révélation.

C'est ainsi, en résumé, que St Bonaventure décrit l'itinéraire de l'esprit vers D., cette recherche de la porte qui seule donne accès au pâturage de la sérénité éternelle et de la joie authentique.

Affliction et séparation

Ce chemin est dur, non seulement parce qu'il exige de nous que nous utilisions toutes nos facultés pour arracher en nous tout ce qui nous écarte de ce chemin, élagage qui signifie nombre de renoncements et d'afflictions, mais aussi parce que ce chemin nous éloigne du monde qui reste aveugle à cette vérité et nous fait payer notre choix de pureté.

Nous voici donc pris entre deux mondes: le monde dans lequel nous vivons (monde des apparences) et l'univers de D. (réalité spirituelle). Notre expérience de ce monde et notre expérience intérieure nous font vivre sans cesse le contraste entre ces deux

univers qui pourtant devraient refléter la même réalité, puisqu'ils sont les deux faces de cette unique réalité. Et nous souffrons sans cesse du décalage qui subsiste entre ces deux perceptions. Comment avoir un regard unifié face à ces deux versions de la réalité? C'est que ces deux univers ne sont pas harmonisés. Ils sont en rupture l'un avec l'autre et nous souffrons de ne pouvoir vivre l'unité entre notre propre perception de la réalité spirituelle et notre expérience naturelle du monde dans lequel nous vivons.

Et c'est sans doute de cette rupture que naît l'affliction. Un accident, la perte d'un proche, une grave maladie mettent en évidence que notre amour, même s'il n'est pas attachement, souffre de ce fossé entre harmonie divine et dysharmonie du monde humain. Si la maladie nous frappe, nous restons dans l'incompréhension de ce qui vient rompre l'équilibre de vie. Si un cataclysme survient, nous souffrons avec compassion pour les victimes. Et encore plus si le cataclysme est une guerre ou un événement dû à la folie humaine. Nous souffrons aussi de ne pas pouvoir mieux progresser sur le chemin de notre recherche spirituelle. Pourquoi donc sommes-nous si lents, si lourds, si obtus?

Clairvoyance

De cette profonde rupture viennent tous nos maux. Et pourtant, n'est-ce pas justement cette affliction qui nous fait progresser plus rapidement? N'est-ce pas cette affliction qui permet à certains d'être plus forts devant la maladie ou l'oppression, parce que cette affliction est le signe de la conscience de l'existence d'une autre réalité qui englobe tout.

Car, en fin de compte, la clairvoyance de notre regard, qui accepte de voir les choses telles qu'elles sont, est un atout important de notre conscience et un élément moteur essentiel de notre maturation. Et

¹⁰⁵ scio, scire: 1) savoir. 2) savoir, avoir une conscience théorique, scientifique, technique, exacte de quelque chose, être instruit de. Conscientia: 1) connaissance partagée avec quelqu'un, c. en commun, connivence. 2) claire connaissance qu'on a au fond de soi-même, c. intérieure, sentiment intime. 3) sentiment, conscience.

c'est aussi cette même clairvoyance qui nous permet de reconnaître D. dans le monde. Ce regard lie tout, nos joies et nos afflictions. Bienheureux les affligés, car ils savent reconnaître cette rupture entre notre monde et la réalité de D.. Ils vivent dans cette tension, ils en souffrent certainement, mais leur regard est lucide et orienté dans la bonne direction. Ils voient dans quel sens nous sommes appelés à évoluer pour diminuer cette tension et nous rapprocher de D..

Naturellement, cette clairvoyance peut agacer, par son exigence; elle peut être perçue comme une forme d'amertume ou d'insatisfaction permanente. Elle peut être ressentie comme un regard qui condamne. Certes, il est important, tout en voyant la faiblesse, tout en voyant la rupture, tout en souffrant de cette tension, tout en exprimant cette souffrance, de pourtant garder un regard aimant qui enveloppe et encourage, en restant conscient que cette clairvoyance participe à poser des exigences très élevées, à notre entourage comme à nous-même.

Du monde à D.

On aura pu constater que l'itinéraire de St Bonaventure part des choses de ce monde, de l'observation de la nature pour connaître D. et l'y reconnaître. C'est cette observation élémentaire qui appelle le choix décisif initial du chemin le plus difficile, celui qui doit nous amener, au prix d'un gros effort, au-delà des apparences. Ce choix dépend du regard que nous portons sur le monde; le monde est-il un champ de loisirs pour nous offrir le plaisir immédiat et momentané ou est-il une école pour approfondir le sens de la vie au cours d'un cheminement qui s'étend dans l'éternité et dont l'enjeu est la vie elle-même? Pour aborder cette question, il faut s'être vidé de tout préjugé, être pauvre d'esprit. Sur notre itinéraire spirituel, nous devons acquérir d'abord cette pauvreté d'esprit dont il a été question, pour pouvoir ensuite nous engager sur ce chemin de l'ascèse. Cette

voie, si elle nous amène bien au salut, sera cependant pavée de moments d'affliction. Mais la consolation sera une sérénité authentique. Ce ne sera pas la consolation trompeuse que nous offre la richesse, selon ce qui a été dit au sujet de la béatitude précédente, mais ce sera une vraie illumination dans la contemplation du D. vivant.

"Heureux les affligés, car ils seront consolés": ce chemin de l'ascèse est certes celui de beaucoup d'affliction mais il est le seul qui mène à la porte du salut. Cette consolation est la vraie consolation, celle qu'offre le St Esprit, le Paraclet, comme nous l'évoquions dans le commentaire précédent, puisque Paraclet et consolation sont étymologiquement construits sur la même racine. Et le passage de cette porte du salut est le moment où nous pouvons dire de tout notre coeur: "Que ton nom soit sanctifié !", reconnaissance fondamentale de la présence de D. comme guide suprême au coeur de notre vie, et donc dévotion de toute notre vie, consacrée à sa recherche. C'est bien là le sens profond de l'ascèse que de nous engager dans cette poursuite de la vérité, qui n'est, à ce stade, pas encore devenue réalité pour nous. On voit comme cette béatitude et cette phrase du Notre Père convergent et se correspondent.

Mt 5: 4

3. - Troisième béatitude: heureux les doux

Mt 5: 4

4 Heureux les doux, car ils posséderont la terre.

*Allégresse des hommes marcheurs, dociles au souffle du
D. des petits! oui, la terre promise sera leur
héritage.*

*En marche, les humbles! oui, ils hériteront la terre
(CH).*

Les deux précédentes béatitudes nous ont appris la nécessité d'être pauvre pour recevoir le message de D. et nous ont incité à affronter le chemin de l'ascèse pour découvrir cette réalité de D.. Toujours selon l'ordre du texte grec et conformément à l'interprétation selon laquelle les béatitudes décrivent un itinéraire spirituel, la troisième béatitude nous décrit la sérénité qui nous habite lorsque nous vivons en contact avec cette réalité. Nous devenons doux comme des agneaux.

Contemplation

La douceur est un tempérament, une tournure d'esprit. C'est d'abord un refus de la violence, c'est une attitude qui peut ressembler, parfois au premier abord, à une forme de passivité et de docilité. Pourtant, c'est en fait une attitude active mais peu interventionniste, une attitude qui regarde, écoute, observe, comprend, respecte avant d'agir à tort et à travers. C'est une forme de contemplation. La douceur est une forme de laisser-être.

Petits, les enfants doivent apprendre à ne pas tuer les insectes, pour se préserver la possibilité de les observer. C'est laisser être la fourmi pour jouir longtemps de son spectacle et de ce qu'elle nous fait découvrir plutôt que de préférer, à cette contemplation durable, un moment bref de jouissance par illusion de puissance. Par exemple, Don Juan¹⁰⁶ apprend à Carlos Castaneda à parler aux fleurs pour leur demander, de tout coeur, sincèrement pardon de les cueillir, apprentissage douloureux pour ce jeune homme normalement imbu de lui-même. C'est là cette vraie douceur, fruit d'un long

¹⁰⁶ Carlos Castaneda: Enseignements d'un sorcier yaqui.

apprentissage, qui sait déceler en chaque chose sa vraie valeur profonde, même si celle-ci est cachée ou si notre civilisation occulte cette vraie dimension.

Dans notre société technicienne, nous trouvons un honneur particulier à transformer notre environnement. Cette transformation est aussi une forme de destruction, souvent, dans la mesure non seulement où nous brisons les équilibres naturels mais surtout parce que nous faisons disparaître le visage premier de notre monde. Nous croyons remédier à certains maux, nous croyons soigner et, dans notre ignorance, à la manière du chirurgien, nous intervenons brutalement et détruisons de notre coup de bistouri les faisceaux d'énergie subtile que l'acupuncture a mis en évidence. Parfois ce mode d'intervention est nécessaire (loi de la vie - loi de la mort) mais souvent nous ne pouvons mesurer les conséquences réelles de nos interventions. Cela ne veut pas dire qu'il faille renoncer à agir, mais c'est le simple constat que, face au monde apprivoisé et artificiel que nous créons, il nous est plus difficile de retrouver le vrai visage du monde originel, qui est visage de D., plus que notre monde excessivement aménagé.

Simplicité

A ce titre, l'attitude des aborigènes australiens est exemplaire. Ils ont toujours renoncé à une attitude offensive et colonisatrice de leur environnement et ils ont préféré, pour des raisons essentiellement spirituelles, rester simples et doux de manière à pouvoir toujours percevoir le vrai visage de D.: ne pas construire, ne pas transformer profondément leur environnement pour ne pas mettre de barrière entre D. et eux. Pourquoi en effet bouleverser notre environnement si cela n'est pas indispensable. Nous sommes en fait tenu de tout remettre en place, après notre passage, par respect de ce qui était et qui n'a pas de nécessité d'être transformé. La simplicité permet aussi

de rester en contact avec le monde, avec l'univers qui n'est rien d'autre que le corps de D.. Le confort n'est certes pas en soi un obstacle sur le chemin spirituel, mais il interpose un filtre entre le monde et nous. La climatisation par exemple nous soustrait au rythme des saisons et au cycle de la nature. Comment donc, en se réfugiant à l'abri, derrière ce filtre, rester en résonance avec les rythmes fondamentaux? Comment, en s'enfermant, peut-on s'aider à s'ouvrir?

Héritage

Les béatitudes nous disent que les doux héritent de la terre. Le mot¹⁰⁷ grec *hériter* signifie littéralement: *se voir attribuer en héritage par la voie du sort*. Cette notion de sort vient confirmer l'idée de douceur. Là encore, il ne s'agit pas de conquérir un droit d'héritage en rivalisant avec les autres héritiers potentiels. Le sort est une forme de choix sur lequel on ne peut avoir d'influence.

Etre héritier, ce n'est pas une attitude de conquérant qui prend possession d'un empire. C'est au contraire recevoir en don un domaine avec lequel on peut communier en profondeur. Et c'est en ceci que consiste la valeur de cet héritage: c'est la qualité de communion avec l'énergie subtile qui anime ce monde car, par cette attitude de douceur, il nous a été donné non seulement de ne pas détruire cette énergie mais surtout d'apprendre à la percevoir et d'y être initié. Cet héritage n'est donc pas un royaume à dominer, c'est un monde à contempler et à faire vivre par le regard d'amour que nous jetons sur lui. Par ce regard, nous stimulerons ces énergies subtiles que nous percevons et leur permettrons de croître, véritable avènement du royaume; la pratique de ce regard constitue la manière de cultiver cet héritage et de lui faire prendre toute son

ampleur. Toute autre relation de domination n'est qu'illusion, même si elle flatte notre orgueil. Et l'héritage, de don, devient aussi responsabilité.

Douceur

Cette douceur est, on le voit, un état de sérénité, de tranquillité paisible où l'âme se sent en sécurité, sans besoin de conquérir ni de défendre quoi que ce soit. C'est une forme de certitude qui rassure l'être entier car il sait qu'il appartient à ce pâturage où tout lui est donné. Cette certitude est habitée par l'amour, amour de D., amour de soi, amour des autres, amour des ennemis. Ce n'est pas l'amour de l'attachement, l'amour qui choisit, mais au contraire l'amour qui ne veut rien en particulier, qui enveloppe tout ce qui l'entoure. C'est l'amour divin qui ne choisit pas ce qu'il aime, comme la pluie qui ne choisit pas ce qu'elle arrose, comme cela a déjà été dit plus haut.

Etat de grâce

Cette douceur, cette sérénité est un don de la grâce. Elle est certes le fruit d'un choix, d'une ascèse, d'une recherche assidue, mais elle est aussi un don car cette ascèse n'est pas remplissage mais surtout décapage, élagage, renoncement et ouverture. Elle veut pouvoir capter ce qui va lui être donné, à l'image des deux premières béatitudes sur la pauvreté et l'affliction. Cette ascèse n'est pas un qui veut s'emparer de la sagesse de D., comme le ferait la magie, mais elle veut la recevoir comme un don gratuit provenant de l'amour de D.. Cela revient à ne plus rien vouloir pour être en mesure de tout recevoir. C'est une école de renoncement et de détachement, mais qui n'en devient pas pour autant indifférence car elle est aussi passion et amour. Pauvreté et ascèse demeurent, animées par l'amour et l'urgence de connaître la source de vie pour pouvoir s'abreuver à la bonne source et trouver la sérénité du salut, don de la grâce.

¹⁰⁷ κληρόω (klèroo): 1) tirer au sort. 2) désigner (assigner) par la voie du sort. 3) rendre un oracle par la v. du s.. 4) désigner pour héritier. 5) tirer au sort. 6) avoir obtenu par la v. du s., posséder.

Le temps du présent

Cette attente, cet état de grâce est sans projet, uniquement dans un présent qui se prolonge indéfiniment pour devenir éternité. C'est une autre échelle de temps qui n'est plus prise entre mémoire du passé et crainte du futur; c'est un éternel présent qui constitue la vie et dans lequel tout s'intègre: ce que j'ai été, ce que je suis et ce que je deviens. L'alpha et l'oméga. Ce présent est fait de cette sensation qui perçoit la vie dans l'instant, comme vibration ou énergie insaisissable mais bien présente et centrale.

N'est-ce pas le rôle de la méditation et de la prière de nous placer dans cette relation privilégiée du présent où la réalité de D. nous est mieux perceptible bien qu'insaisissable. Faire taire tout désir de se projeter dans l'avenir mais être réceptif à cette éternité qui passe, qui ne finit pas tant que nous ne la fuyons pas.

Humilité et humiliation

Le mot grec *doux*¹⁰⁸ ne semble ici avoir vraiment que le sens de la douceur, empreinte pourtant d'une notion d'humilité (*bon, facile*). Or on constate que cette béatitude de la douceur reprend presque littéralement un verset d'un psaume qui dit: "Mais les humbles posséderont le pays; ils jouiront d'une paix totale" (Ps 37:11). Le sens du mot traduit ici par *humble* est très fort en hébreu¹⁰⁹, et il rejoint le triple sens de *pauvreté, faiblesse, affliction*, exprimé par les trois premières béatitudes. Et le verbe hébreu de même racine¹¹⁰ signifie à la fois *opprimer* et *humilier*. Le mot hébreu du psaume

¹⁰⁸ πραῦς (praus): 1) doux, bon, facile. 2) doux, calmant.

¹⁰⁹ אָנָוּ (anav): humble, doux, pauvre, affligé.

¹¹⁰ אָנָהּ (anah): A) 1) répondre, témoigner. 2) répondre en chantant. 3) prendre la parole, parler, annoncer, déclarer (oracle). B) 1) infliger une peine à. 2) être affligé, déprimé, abattu. 3) opprimer, tourmenter, soumettre, humilier.

dont est inspirée cette béatitude est donc beaucoup plus fort que le mot grec et signifie plus que la simple idée de *douceur* et d'*humilité*; il implique en plus l'idée d'*humiliation*. Dans cette série de termes liés à la racine hébraïque, nous retrouvons les trois degrés décrits dans les trois premières béatitudes: la pauvreté, l'affliction et la douceur, qui, accentuées, revêtent aussi le sens d'*humiliation*. C'est qu'en choisissant le chemin de la pauvreté et de l'ascèse, nous tournons le dos aux gloires de ce monde. Non seulement, nous y renonçons, mais par le seul fait d'y renoncer nous nous positionnons hors de la compétition et, ne devenant plus compétitifs, nous sommes jugés incompetents, nous sommes mis en position d'humiliation, de perte de notre façade car ce n'est plus sur elle que nous misons. Mettre son espoir dans une autre vérité, c'est être perdant chaque jour selon les normes de ce monde, c'est n'être jamais reconnu, c'est vivre dans une certaine clandestinité mais c'est vivre de cette paix profonde qui fait la force des doux. C'est donc un état d'humiliation qui veut que nous ne soyons pas vu pour ce que nous sommes car nous sommes sans cesse mesurés à la mauvaise aune, comme si l'on cherchait à apprécier les capacités de voler d'un poisson ou celles de nager d'une hirondelle. Mais, au fond de nous, devrait malgré tout subsister la paix profonde, douceur de la sérénité en D..

Pauvre et doux

Cette béatitude de la douceur est très semblable, à première vue, à celle de la pauvreté:

Heureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux,

Heureux les doux, car ils auront la terre en héritage.

Pauvres et doux recevront le royaume et la terre.

Pourtant une grande différence subsiste entre ces deux messages, ne serait-ce que parce qu'ils représentent des stades bien différents de l'itinéraire spirituel que décrivent les béatitudes. Etre pauvre, c'est

être vide et réceptif pour pouvoir être rempli par D.. C'est être une tasse vide pour pouvoir recevoir le précieux contenu que D. verse en nous. Être doux, c'est être plein de la grâce de D. et de foi en lui, être rempli d'amour et d'être. On fonctionne, à ce stade, déjà différemment. Le doux, même s'il paraît quelque peu passif et moins entreprenant, est en quelque sorte plus fort que le pauvre car il a déjà reçu, à travers le chemin des larmes (béatitude de l'affliction), une part de cette sérénité qui le dispense justement de vouloir intervenir et qui lui permet ainsi d'être plus contemplatif.

Le royaume et la terre

Au pauvre, D. promet le royaume, c'est-à-dire cette part de salut qui devient aujourd'hui réalité. Au doux, il promet la terre en héritage car, par sa paix intérieure, le doux saura vivre sur terre l'incarnation de cette présence du royaume. Pour le doux, royaume et terre ne sont que les deux faces d'une même réalité. A la manière de St Bonaventure qui nous incite à connaître D. par le biais des choses de ce monde (mouvement *per*) puis, dans un second temps, de l'y reconnaître (mouvement *in*), comme cela a été exposé dans le commentaire précédent, le doux a découvert le royaume et sait le reconnaître dans la terre. C'est pourquoi il en hérite: son regard lucide lui permet de reconnaître la réalité de D., c'est-à-dire sa propre source de vie dans le monde qui l'entoure. D. s'exprime dans le monde et le monde devient donc expression de l'esprit; c'est l'incarnation qui se rend visible. Cette manière de percevoir la réalité du monde n'est-elle pas pour le doux une manière de le faire sien, et ceci naturellement par le biais de la grâce qui lui offre ce regard, et la terre, en même temps que sa douceur. C'est bien là un héritage.

A cet état de béatitude qui contemple D. sous son visage incarné dans le monde, correspond au mieux la parole du Notre Père: "Notre

Père qui es aux cieux", car c'est la simple reconnaissance de D. caché mais présent en tout, au coeur de chaque chose. C'est la célébration de l'être de D. sans autre attente que sa présence, reconnaissance gratuite du principe qui nous donne vie.

Mt 5: 6

Lc 6: 21a + 25a

4. - Quatrième béatitude: heureux les affamés

Mt 5: 6

6 Heureux les affamés et assoiffés de la justice, car ils seront rassasiés.

Lc 6: 21a + 25a

21 Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés.

25 Malheur à vous, qui êtes repus maintenant! car vous aurez faim.

Allégresse des hommes de faim et de soif, marcheurs au souffle du D. de désir! oui, ils l'auront la satiété.

En marche, les affamés et les assoiffés de justice! oui, ils seront rassasiés (Mt-CH).

Oïe, vous, les repus de maintenant! oui, vous serez affamés (Lc-CH).

Faim et soif

Affamés et assoiffés: il y a chez Matthieu ce besoin de justice exprimé sous une forme double; d'une part la faim qui est un besoin d'aliments, éléments solides, et d'autre part la soif qui est un besoin

de boissons, éléments liquides. Les premiers, solides, sont tout à fait consistants et faciles à saisir tandis que les secondes, liquides, nous échappent et sont insaisissables. Ce sont là deux notions différentes qui apparaissent encore plus clairement si on établit une analogie avec le yin et le yang:

1. Solide, le premier élément remplit l'estomac, est consistant et peut donner des forces. C'est une nourriture énergisante qui est aussi, par symbole, le yang, le sec, le masculin, l'accompli.
2. Liquide, le second élément est plus une aspiration jamais satisfaite. Le liquide est aussi, par symbole, le yin, le mouillé, l'élément féminin, le non-accompli.

La faim de justice est un besoin du royaume, dans la mesure où celui-ci est déjà partiellement réalisé aujourd'hui, réalité partiellement visible de D., c'est-à-dire qu'il est déjà une nourriture actuelle, quelque chose à se mettre sous la dent, qui nourrit et donne des forces, parce que cette nourriture est le signe que le royaume est déjà une réalité incarnée, même si ce n'est pas encore cette justice qui régit le monde des apparences. Par contre, la soif de justice est une aspiration pour que cette justice de D. puisse gouverner le monde des apparences comme elle gouverne le royaume, dans sa part réalisée; c'est donc encore une justice qui nous échappe car elle n'est pas encore accomplie, mais pourtant en voie d'accomplissement; c'est la soif du royaume à venir, celui qui se réalisera pleinement à la fin des temps.

Nous voici donc pris dans cette tension entre ce qui est déjà donné et ce qui est promis, entre accompli et non accompli. Ce double état de fait requiert d'ailleurs de nous une grande faculté de discernement pour arriver à reconnaître ce qui est déjà accompli comme trait du royaume.

Justice

Le mot justice est un des mots-clés de la bible. Cette justice est d'abord justice matérielle au sens de justice sociale, justice économique, justice qui permet aux hommes de s'épanouir. C'est son premier sens pour nous le plus palpable. Mais elle est aussi et surtout la justice du royaume, c'est-à-dire qu'elle est cette justice selon l'Esprit pour laquelle l'aspect matériel n'est plus une condition préalable nécessaire. C'est cette justice selon l'Esprit qui constitue l'autre ordre, l'ordre qui définit les lois de l'univers au-delà des apparences, l'ordre conforme à la volonté de D.; c'est l'ordre selon lequel l'amour, le don, l'humilité confèrent force et gloire authentiques. Et c'est bien la justice selon cette autre réalité qui transforme toutes les relations pour qu'elles soient justes et harmonieuses selon l'Esprit. C'est cette justice qui nous rapproche réellement de D. et nous offre la vision lucide de son royaume dans le monde ici et maintenant où il nous est donné de reconnaître le germe du royaume à venir.

Enfer

C'est en effet que la justice dont il est question dans cette béatitude n'est pas un accessoire; elle est au coeur même de la réalité divine et s'exprime donc comme noyau du christianisme et des autres religions, car elle est le moyen direct de la réalisation du royaume.

Le terme de justice, comme d'ailleurs le sens littéral du mot grec¹¹¹, évoque d'abord celui de tribunal, de jugement, de condamnation ou de salut, de peine, d'enfer, etc... On entre ici dans une vision très humaine de l'enfer et de ses représentations par l'iconographie chrétienne au cours des siècles, qui a peu à voir avec la vraie justice divine de l'amour telle décrite plus haut. Les peintures de Jérôme

¹¹¹ δικαιοσύνη (dikaiosunè): 1) justice, sentiment de justice, pratique de la justice. 2) fonction de juge. 3) Justice personnifiée

Bosch nous ont fait des descriptions terribles de cette forme de justice. L'Eglise, dans le passé, n'a pas manqué de manier cet épouvantail pour tenter d'effrayer les gens et de les ramener ainsi, espérait-elle, dans le droit chemin. Et cette justice nous dépeint un D. dur et cruel qui ferait justice comme nous le faisons, c'est-à-dire en punissant et en se vengeant des maux subits. Il est bien évident que cette image de D. n'est qu'une pure création humaine, fruit de nos projections trop ignorantes et primitives sur un D. dont nous ne parvenons pas à comprendre la générosité, la patience et la miséricorde.

En fait ce terme de justice divine n'a pas du tout le sens que nous lui donnons dans notre pratique humaine. Ce concept de justice se trouve bien au coeur de notre tradition chrétienne mais il y revêt une signification bien différente que dans le monde humain. Comme cela a été dit dans le commentaire sur l'affliction, l'enfer n'est pas le châtement que D. nous inflige en fin de parcours, comme un père infligerait une bonne fessée, mais il résulte de l'enchaînement des causes et des effets, de mauvaises graines donnant forme à de mauvais fruits. De même, nos attitudes d'ignorance et d'attachement aux apparences entraînent-elles notre souffrance, car elles nous éloignent de D. et de l'essentiel; elles nous éloignent de la source de la joie authentique. Cette manière de comprendre notre responsabilité redonne ainsi à cette justice une importance primordiale et centrale: la justice de l'amour est tout simplement notre capacité, avec la grâce de D., de réaliser ici et maintenant le royaume de D., de lui donner corps, de le faire passer dans les faits quotidiens de la vie de chaque humain, de chaque animal, végétal ou minéral. Que la paix de D. soit ressentie totalement et d'une manière permanente par toute partie de la création, et ceci pour l'éternité.

Esprit du royaume

Si la justice est bien cette faculté que nous avons de déjà réaliser le royaume dans notre quotidien, elle implique, de notre part, toute une série de facultés essentielles pour être en mesure de réaliser ce royaume. Elle implique tout d'abord que, selon cette excellente formulation, "nous nous laissons ajuster à D." pour nous laisser ensuite guider par lui et inspirer par l'Esprit. C'est en effet un esprit de paix qui doit nous imprégner, un esprit qui sache discerner l'essentiel, un esprit qui soit humilité, amour et vérité. C'est tout un regard en soi sur le monde, sur les autres et sur la source de vie; c'est donc une compréhension très différente de celle qui se fonde seulement sur les apparences et les réalités matérielles telles que nous les percevons dans nos réactions les plus primitives. Cette autre vision des choses sait accorder la juste priorité aux promesses que D. nous fait. Elle sait se détacher des petits privilèges et de nos petits confort du quotidien pour miser sur l'amour et l'espérance en D. comme unique sécurité. Cette vision des choses transforme notre quotidien et instaure, ici déjà, les règles du royaume. Ainsi en pratiquant déjà aujourd'hui une vérité qui est celle de la promesse et du royaume, nous donnons corps à celui-ci; nous donnons corps à cette vérité, à cette justice au sens d'une manière d'être qui est juste, qui est justifiée, qui est la voie du salut. Il est d'ailleurs parlant de constater que le terme de justice revêt ici, de très près, le sens qu'il a en hébreu¹¹², beaucoup plus que celui qu'il a en grec, qui, lui, s'approche beaucoup plus du sens strict du jugement rappelant Jérôme Bosch. En hébreu, dominant les sens d'équité, de vertu, de vérité, de bénédiction, de délivrance et de salut. C'est sans doute ce

¹¹² צְדָקָה (tsadaq): 1) être juste, équitable. 2) être dans le droit, avoir une cause juste. 3) être juste, correct, innocent. 4) être déclaré juste, être justifié. 5) faire justice. Ou bien צְדָקָה (tsedeq): 1) justice, équité. 2) droiture, probité, vertu. 3) ce qui est juste. 4) vérité. 5) justification, bénédiction, délivrance, salut.

sens profond qui marquait le mot grec, dans la réalité sémitique de l'époque où vivait Jésus.

Obstacle et élan

Cette autre compréhension de la justice, comme vision génératrice d'un monde nouveau qui à la fois prene corps ici et maintenant et à la fois soit le signe du royaume qui vient, nous rend encore plus parlante la distinction entre faim et soif: nous avons besoin, dans nos vies, de cette justice au quotidien et de ces signes de la présence accomplie de l'Esprit, et d'autre part nous voyons bien que ce ne sont là que des signes qui annoncent ce règne, encore inaccompli, de D. qui doit encore venir pour se réaliser pleinement et établir cette véritable justice. Entre le monde et le royaume, il y a tension et cette tension aide le monde à devenir royaume car elle lui en montre le chemin. Mais la rupture entre les deux subsiste, et cette rupture est la cause de l'affliction dont nous avons parlé dans le commentaire précédent: c'est la douleur de voir que le monde ne parvient pas à devenir royaume. Ainsi il y a, à la fois, élan et obstacle. Elan du royaume qui nous entraîne, obstacle du monde qui nous déchire le coeur.

Urgence

Faim et soif sont des besoins essentiels, fondamentaux, vitaux. C'est dire combien cette justice nous est indispensable, et c'est ce que nous signifie la version positive de Luc (*Heureux...*). Par contre, la version de Luc au négatif (*Malheur à vous..*) met en évidence une attitude qui est aux antipodes de cette faim et de cette soif, parce qu'elle est une attitude d'autosatisfaction qui n'attend plus rien. Le fait d'être rassasié aujourd'hui déjà signifie qu'on ne perçoit pas le fossé qui sépare notre monde et la réalité divine. C'est un état d'absence de curiosité, un état d'inconscience, d'anesthésie, qui promet un réveil douloureux. C'est un état de mort, complètement à

l'arrêt, qui fait que la vie perd toute dynamique et qu'elle est condamnée à trouver ses satisfactions dans l'illusion d'un bien être qui se contente de se laisser tromper par les apparences d'un vie sans problèmes car aveugle.

A l'opposé de cette attitude indolente, la version positive de Luc, par son côté plus brut qui ne parle que de faim physique, n'en devient que plus percutante. Cette faim (ou cette soif) oriente tout l'être pour qu'il ne soit qu'attente, prêt à recevoir, à être nourri. Lorsqu'on a vraiment faim ou soif, lorsqu'on meurt littéralement de faim ou de soif, plus rien ne compte que manger ou boire. C'est l'élan parfait de disponibilité pour absorber la nourriture ou la boisson (spirituelle) qui nous est offerte, et se laisser remplir ainsi de la grâce de D.. Tandis que repu, on meurt de suffisance.

Le désir qui est décrit ici, ce désir insatiable de justice, est bien sûr un désir fondamental, car il est soif de la vérité divine, source de vie. Il s'oppose bien clairement à tout autre désir plus mineur qui ne serait qu'attachement et source de souffrance, parce qu'il ne peut être satisfait de manière authentique. La béatitude met bien en évidence cette distinction très claire. La justice étant par essence le royaume, c'est ce bien suprême auquel nous aspirons. Ce n'est même pas une hiérarchie entre désirs majeurs et désirs mineurs, mais c'est une opposition catégorique entre la version positive de Luc (ou celle de Matthieu) d'une part, chargée d'un énorme potentiel dynamique, et sa version négative d'autre part, sorte de condamnation à mort. La tension établie entre faim et soif, entre réalisé et non accompli rend le caractère fondamental de ce besoin encore plus marquant.

Justice et unité

Avec la pratique de cette justice, il s'agit bien de combler ici le fossé qui cause l'affliction du croyant. Il faut, d'urgence, mettre fin à la

rupture entre le monde créé et son créateur. Cette justice n'est en fait rien d'autre que la réunion des parties, la communion parfaite de la création toute entière, l'unité de D. enfin retrouvée et incarnée. La fête du Christ ressuscité prend corps justement à chaque instant qui voit se reconstituer cette unité. Chaque barrière qui tombe, chaque intégration des parties en un tout jusqu'alors moins perceptible devient une fête en Christ, un pas sur le chemin de la résurrection et du royaume. La justice consiste précisément, par la pratique de cette nouvelle vision et de cette vérité dont nous avons parlé, à reconstituer cette unité perdue.

Nous sommes appelés à transformer le monde par notre regard et notre foi. Il est ici beaucoup plus question d'une action par l'esprit qui vienne façonner le monde dans sa nature profondément spirituelle, c'est-à-dire dans la nature de son orientation profonde, que de créer les conditions humaines d'une justice sociale. Naturellement la justice sociale libère de l'oppression et permet un regard plus libre mais elle n'est qu'un premier pas tout à fait préliminaire sur le chemin de l'unité de la création; elle libère certes les hommes d'une partie de leur souffrances et leur permet ainsi de mieux ouvrir les yeux sur le réel enjeu de la création, mais, par contre, la véritable mutation, le véritable avènement du royaume consiste bien en cette mutation profonde de nos mentalités, pour que tout notre esprit à tous soit enfin tourné vers la réalisation du royaume. C'est là un enjeu bien plus fondamental que la simple réalisation d'une plus grande équité terrestre, qui pourtant garde tout son sens et appelle toute démarche qui tente d'aider les hommes à vivre dans des conditions plus décentes.

Il est donc primordial que nous sachions nous initier à cet art de l'unité qui doit inclure toutes les parties, toutes les races, toutes les cultures, toutes les religions dans un jeu de complémentarités. Le tout est plus que l'addition des parties et c'est ce tout qu'il faut

révéler et laisser apparaître au grand jour. Mais, dans ce mouvement pour reconstituer l'unité, nous ne sommes encore que des parties; nous sommes tous encore comme enfermés dans des boîtes limitatrices définies par nos appartenances culturelles, raciales, religieuses, etc... qui font certes notre richesse mais nous imposent aussi nos limites. Et, dans cette situation, nous ne pouvons bien voir que notre propre boîte. Il serait présomptueux de vouloir s'ériger en juge, au-dessus des boîtes, et prétendre avoir une vue d'ensemble puisque nous ne gardons qu'une vue fragmentée du tout, limitée à notre propre boîte. C'est pourquoi nous ne pouvons que vivre sincèrement notre foi (ou notre culture) et espérer que se fasse la convergence des différentes démarches spirituelles.

Nous avons, de la sorte, chacun notre propre perception de D. en fonction de notre propre sensibilité, de notre vécu, de notre tradition. Cette position ne nous autorise pas à nous ériger en juge des autres religions ou approches spirituelles. Le rôle de ces autres approches reste pour nous un mystère dont seul D. connaît la clé et la raison d'être. Notre rôle est donc de vivre, aussi profondément que nous le pouvons, notre propre sensibilité spirituelle et de suivre notre propre cheminement, aspirant à nous élever à un niveau supérieur de conscience qui nous ouvre à une meilleure compréhension de cette unité, notre destination finale, et qui nous procure, un jour peut-être, une vue plus unie, plus unifiante, plus aimante qui saura alors englober, embrasser, unifier, rassembler et communier. Ce sera alors une étape marquante de notre apprentissage de l'amour. Le fait de prétendre auparavant avoir déjà acquis ce regard d'amour serait un excès d'orgueil qui nous amènerait, au nom de la tradition que nous connaissons de l'intérieur, à condamner les autres démarches spirituelles, alors que nous ne les connaissons que de l'extérieur, depuis notre propre boîte. Par contre, seule une sincère humilité est en mesure de nous

guider réellement sur ce chemin qui mène à la communion de l'amour.

Apprentissage

Pour faire l'apprentissage de ce nouveau regard et de cette force d'unité et de communion, il nous importe tout d'abord de voir consciemment la rupture qui sépare notre monde de la création toute entière. Nous devons être des affligés, nous devons être des assoiffés et affamés de justice. C'est alors que, happés comme magiquement par la force d'attraction du royaume, nous pourrons progresser dans cet apprentissage de l'unité et trouver la véritable consolation qui rassasie vraiment. Cette béatitude, en nous sensibilisant surtout à ce regard que nous portons sur le monde et qui doit nous faire voir la rupture, insiste davantage sur notre apprentissage et sur la métamorphose de notre regard que sur la mise en oeuvre active de la justice divine. C'est, en fait, que la métamorphose de notre regard est la source même de la mise en oeuvre. Cette incarnation de la justice procède plus de la force de l'esprit, de notre capacité d'aimer que d'une activité militante qui reposerait surtout sur une volonté d'agir.

Comme on le voit, cette justice prend forme à travers nous. Elle s'incarne par l'intermédiaire de notre regard qui a pouvoir de transformer la réalité du monde pour lui faire retrouver l'unité de la création. Car c'est l'Esprit qui agit et qui transforme, et non pas les mains, même si celles-ci sont indispensables à l'expression de l'Esprit. Nous devons apprendre cette force de l'Esprit et nous laisser habiter par elle. Seule la grâce peut nous guider et nous inciter à nous laisser prendre par cette force, car ce n'est pas la volonté qui nous permet de la conquérir comme quelque chose dont on s'empare mais c'est elle qui doit s'emparer de nous. Cette force, cette clairvoyance est pure grâce. Elle ne peut cependant nous être offerte

que si notre conscience s'ouvre à un regard attentif qui perçoit le fossé de l'affliction. Conscience, grâce et justice forment ainsi un trinôme indissociable qui donne naissance à un nouveau regard.

Clairvoyance d'un regard nouveau

Ce regard de clairvoyance, qui naît de ce trinôme conscience-grâce-justice, va guider tous nos pas; il alimente notre être profond et définit sa nature et son expression, car c'est en effet notre manière de voir la réalité de D., et notre rapport au monde, qui nous sert de point de repère et oriente toutes nos manières d'être et de nous exprimer. C'est notre regard qui définit la manière de fonctionner de notre esprit. Et c'est dans la nature intime de notre esprit que prend forme notre expression avant même qu'elle ne se traduise en pensées, en paroles ou en actes. C'est donc sur la qualité de ce regard que nous devons nous concentrer et juger si nous sommes sur un chemin qui nous rapproche de la vérité ou s'il nous en éloigne. Comme on le voit, la qualité de ce regard est déterminante pour tout ce qui va en découler, c'est-à-dire toute notre manière d'être et notre expression. Cela signifie qu'il n'est pas suffisant d'être attentif à la seule qualité de nos actes mais que nous devons l'être, aussi et surtout, à la qualité des réactions, des sentiments et des pensées qui les motivent, et, plus en amont, à la qualité du processus spirituel qui leur donne corps. Si c'est un sentiment négatif qui motive l'un de nos actes, cet acte en devient pervers, quel qu'il soit, même s'il n'est pas condamnable en soi.

L'essentiel réside en effet dans la nature du mouvement qui donne naissance à l'acte, plutôt que dans la nature de l'acte lui-même. Ce mouvement qui lui donne naissance se confond justement avec le regard que nous posons sur l'univers. Ce regard est cette nouvelle vision de la justice de D. selon l'évocation qui vient d'en être faite, état de vérité et d'amour, état de justification et de salut. C'est lui qui

façonne notre esprit qui sera, dans notre vie, le principal agent de transformation et d'expression de notre être profond. Il est donc essentiel de le laisser s'ouvrir à l'inspiration divine. Ainsi, le trinôme de conscience, grâce et justice, dont nous venons de parler, ouvre-t-il un lent processus de purification de notre regard, qui se nourrit en D., et en D. seul. Nous devons disparaître, mourir en quelque sorte, pour ne devenir plus qu'un canal pour cette justice, un canal ou un tube pour ce regard de D.. Nous serons alors un peu comme un télescope, capable de déceler ce qui, dans l'univers, nous était précédemment caché. Mais auparavant, il convient de se vider complètement afin de se laisser remplir par cette nouvelle manière de regarder la réalité. La justice, sous cet angle, devient réellement un mode de vie qui tend vers l'unité en D.. Elle est faite principalement de ce regard d'amour que nous portons sur l'univers et qui, en croissant, consolide notre lien d'unité en D..

Ce mouvement vers l'unité correspond vraiment alors au cri: "Que ton règne vienne!" car la nature de D. est amour, communion et unité; et ce cri appelle la pleine réalisation du projet de D.: l'expression de sa nature la plus vraie pour qu'elle règne sur le monde.

Mt 5: 7

Ex 34:1-9

5. - Cinquième béatitude: heureux les miséricordieux

Mt 5: 7

7 *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.*

Allégresse des hommes d'entrailles frémissantes marchant au souffle du D. de miséricorde! oui, ils connaîtront la grande tendresse.

En marche, les matriciels! oui, ils seront matriciés (CH).

Ex 34:1-9

1 *Yahvé dit à Moïse: "Taille deux tables de pierre semblables aux premières, et j'écrirai sur les tables les paroles qui étaient sur les premières tables que tu as brisées.*

2 *Sois prêt au matin, monte dès le matin sur le mont Sinai et attends-moi là, au sommet de la montagne.*

3 *Que personne ne monte avec toi; que personne même ne paraisse sur toute la montagne. Que même le bétail, petit et gros, ne pisse pas devant cette montagne."*

4 *Il tailla donc deux tables de pierre, semblables aux premières, et, s'étant levé de bon matin, Moïse monta sur le mont Sinai, comme Yahvé le lui avait ordonné, et il prit dans sa main les deux tables de pierre.*

5 *Yahvé descendit dans une nuée et il se tint là avec lui. Il invoqua le nom de Yahvé.*

6 *Yahvé passa devant lui et il proclama: "Yahvé, Yahvé, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité;*

7 *qui garde sa grâce à des milliers, tolère faute, transgression et péché mais ne laisse rien impuni et châtie les fautes des pères sur les enfants et les petits-enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération."*

- 8 Aussitôt Moïse tomba à genoux sur le sol et se prosterna,
9 puis il dit: "Si vraiment, Seigneur, j'ai trouvé grâce à tes yeux, que mon Seigneur veuille bien aller au milieu de nous, bien que ce soit un peuple à la nuque raide, pardonne nos fautes et nos péchés et fais de nous ton héritage."

Après la quatrième béatitude, voici la cinquième. Les quatre premières béatitudes constituant, comme nous l'avons vu, un premier ensemble, nous abordons ici, avec la cinquième béatitude, le second ensemble de quatre béatitudes, dont chacune est rattachée à l'une du premier ensemble. Cette cinquième béatitude forme ainsi une paire avec la première, celle des pauvres en esprit. Elle nous parle d'ailleurs aussi de pauvreté, mais d'une pauvreté du coeur qui devient expression séculière de la pauvreté d'esprit, selon le modèle que nous avons cru constater et qui affirme que la béatitude du second ensemble décrit une forme d'expression et de réalisation de la qualité intérieure exprimée par la béatitude du premier ensemble à laquelle elle correspond.

Pauvreté du coeur

Le mot *miséricorde* est un des mots-clés de la bible. Il signifie en latin *pauvre de coeur*¹¹³. Le mot *coeur* a ici, en latin comme en grec, le sens très complet non seulement de muscle qui pompe le sang, mais aussi de siège des passions et des facultés de l'âme (courage, amitié, amour, colère, etc...) et, par extension, d'intelligence. C'est le centre de la personne. Il s'agit ici d'une intelligence au sens

¹¹³ Miséricorde vient de: miser: 1) misérable, malheureux. 2) déplorable, lamentable, en mauvais état. Et de: cor (cordis): 1) coeur (viscère). 2) coeur (siège des sentiments). 3) intelligence, esprit, bon sens.

étymologique¹¹⁴ du terme, c'est-à-dire d'une faculté de comprendre. Cette compréhension n'est pas intellectuelle (sens plus réduit du terme) mais elle engage tout l'être et surtout, ici, le coeur. Il s'agit donc d'une manière très intuitive et très viscérale de comprendre la réalité et donc d'une sorte de libération qui nous dégage des a priori et des blocages mentaux pour nous laisser aller plus librement au mouvement de l'amour. C'est une intelligence de l'intuition et du coeur, plus que du mental, même si l'esprit critique y conserve malgré tout sa part, mais sa part seulement.

La pauvreté du coeur est en fait, étymologiquement, une misère. La misère d'un coeur pauvre s'explique d'abord par la tension entre la réalité de D. et sa part de réalisation en notre monde. Comme les affligés et les assoiffés de justice, nous restons déchirés par le fossé qui sépare ces deux réalités de nature si différentes, l'une éternelle et solide, l'autre illusoire et passagère.

Mais aussi, il est misérable de coeur, celui qui est humilié au sens où nous l'avons vu précédemment à propos de cette forme d'inadaptation de celui qui cherche une vérité qui n'est pas de ce monde. Ayant souffert de cette misère, il apprend les limites des dispositions humaines; il devient donc sans prétention et apprend à aimer car il a un coeur qui connaît la misère, et qui est enclin à la pitié; il a un coeur pitoyable, qui se laisse infléchir. Celui qui a ce coeur de pauvre laisse l'autre être ce qu'il est, sans projection sur lui. Voici l'autre confirmé dans ce qu'il est, le voici "en ordre", "comme il faut", non pas parfait, mais totalement accepté dans ce qu'il est. Le voici, sans tare, sans reproche. Le voici donc sauvé. Ce regard enclin à la pitié, est en effet porteur de salut, puisqu'il reconnaît l'autre pour ce qu'il est, sans y changer un iota, en dehors de toute

¹¹⁴ intellego, intellegere: 1) discerner, démêler, s'apercevoir, remarquer, reconnaître. 2) comprendre, entendre, saisir. 3) comprendre, apprécier, sentir, être connaisseur en.

projection ou de tout souhait que cet autre puisse être différent, voire même seulement changer. Ce salut est alors renvoyé à celui qui en est la source, la source de ce regard d'amour, comme une image de la réalité de ce jour. Le regard posé rejaillit en effet sur celui qui le porte. Celui-ci y trouve sa joie et sa paix et il reçoit en retour la miséricorde de son regard. C'est un cycle qui s'engage: celui de l'arroseur arrosé. Le miséricordieux obtient miséricorde.

Notre coeur crie *miserere* ou *Kyrie Eleison!* Cet appel à la pitié est intégralement inclus dans le mouvement de miséricorde. D'ailleurs, le mot grec¹¹⁵ pour désigner la *miséricorde* est justement le même que celui qui donne le mot *Eleison*.

Un amour viscéral

Le Coran commence par "Bismullah, ar Rahman ar Rahim", ce qui signifie "Au nom de D., celui qui fait miséricorde, le miséricordieux". Ce redoublement de l'intercession au D. de miséricorde marque d'emblée l'introduction et souligne là une dimension essentielle du message coranique, comme du message juif et chrétien, puisque le mot *miséricorde* y apparaît très fréquemment. Cette racine *raham* ou *rahim* (en fait *rahm* puisque seules les consonnes définissent les racines sémitiques) est la même qu'en hébreu où elle désigne à la fois le fait d'aimer (la miséricorde)¹¹⁶ et la matrice (le ventre de la mère)¹¹⁷. Ces deux mots, dans une écriture qui ne note que les consonnes, s'écrivent absolument de manière identique. Les deux sens sont donc indissociables et seul le contexte permet de faire la distinction entre

ces deux sens issus de la même racine. L'amour maternel enveloppe comme la matrice. Il abrite, protège, nourrit.

L'amour, en tant que miséricorde, est aussi renaissance, au sens qui se dégage de l'entrevue de Nicodème à qui Jésus explique qu'il faut renaître pour connaître la vie en D.. La miséricorde devient, sous cette forme, beaucoup plus viscérale et instinctive, à l'image de la compréhension non mentale mais intégrale dont il a été question plus haut. Elle devient plus physique, moins sentimentale, et encore moins mentale, à l'image du tableau de Rembrandt sur le retour de l'enfant prodigue. C'est qu'elle engage tout l'être, avec toutes ses facultés tant physiques et émotionnelles qu'intellectuelles, et cet ensemble de facultés engagées dans l'acte d'aimer fait à nouveau mieux sentir ce sens profond de la compréhension, de l'intelligence intégrale. L'amour est une nouvelle vision du monde que procure la renaissance en D.. Cette autre manière d'être est non seulement plus viscérale et instinctive mais elle révèle une face plus féminine de D., grande matrice d'amour.

La chaîne de miséricorde

A côté de cette miséricorde qui naît viscéralement, de cet amour maternel qui nous enveloppe, de cette faculté qu'a D. de nous concevoir dans notre être profond, D. nous révèle aussi d'autres formes d'amour que l'hébreu exprime différemment, mais qui viennent pourtant compléter cette image de la miséricorde divine. Le passage de l'Exode (Ex. 34:6-7), où D. donne à Moïse les tables de la Loi, dresse en quelque sorte un autoportrait de D.: "Yahvé passa devant [Moïse] et cria: Yahvé, Yahvé, D. de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et fidélité, qui garde sa grâce à des milliers, tolère faute, transgression et péché mais ne laisse rien impuni et châtie la faute des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération". Ou cette traduction de

¹¹⁵ ἐλεέω (élééo): 1) s'apitoyer, avoir pitié. 2) éprouver de la pitié. 3) exciter la pitié.

¹¹⁶ רָחַם (raham): V 1) aimer, tendrement. 2) avoir pitié, compassion, miséricorde. 3) trouver, obtenir pitié, miséricorde.

¹¹⁷ רֵחַם (reham): N 1) matrice, utérus, sein, ventre. 2) intestins, entrailles. 3) jeune fille.

Chouraqui: "Yahvé passe sur ses faces. Il crie: Yahvé, Yahvé, El matriciel, gracieux, long de narines, abondant en chérissenement et vérité, détenteur du chérissenement pour les milliers, porteur du tort, de la carence, de la faute, il n'innocente pas, il n'innocente pas, mais sanctionne le tort des pères sur les fils, et sur les fils des fils sur les troisièmes et les quatrièmes." De ce texte se dégagent donc quatre qualités principale de D.:

- il y a d'abord la tendresse¹¹⁸, amour de type maternel qui est plus viscéral (matriciel) et qui implique déjà pour nous une forme de pitié,
- puis il y a la pitié¹¹⁹ à proprement parler, qui signifie clémence et grâce, c'est-à-dire une forme de douceur,
- ensuite il y a la grâce¹²⁰ qui est véritable amour et bonté,
- et enfin il y a la fidélité¹²¹ qui signifie probité, sûreté et vérité.

Comme on peut le constater, ces qualités se recouvrent partiellement et s'enchaînent pour former ce qu'on peut appeler la chaîne de miséricorde. Aucune n'est à elle seule la miséricorde, mais toutes sont nécessaires pour que la miséricorde trouve sa plénitude. Ainsi donc la miséricorde est plus que la tendresse, plus que la pitié, plus que la bonté, plus que l'amour, plus que la fidélité, car elle est toutes ces qualités à la fois. C'est, par conséquent, une dimension majeure de la recherche spirituelle qui constitue comme une clé, comme un seuil obligé dans la progression vers la sagesse.

¹¹⁸ רַחוּם (rahoum): miséricordieux, clément (voir racine רַחַם = rhm de raham ou rehem).

¹¹⁹ חַנּוּן (hanoun): gracieux, clément, miséricordieux, juste (voir racine חָנַן = hnn dans hanan). חַנּוּן (hanan): 1) faire grâce, épargner, compatir, avoir pitié, miséricorde, compassion. 2) faire grâce, rendre doux, gracieux. 3) donner gracieusement, accorder par pitié. 4) être gracié, trouver grâce. 5) implorer la grâce, la miséricorde.

¹²⁰ חֶסֶד (hesed): 1) tendresse, amour, faveur, bonté, pitié, charité. 2) grâce, beauté. 3) reproche, disgrâce, infamie.

¹²¹ אֱמֶת (emet): vérité, fidélité, probité, sûreté.

Miséricorde et justice: le seuil d'intelligence

L'arbre des séphiroth, qui est un schéma de la tradition hébraïque ordonnant les dix qualités de D., est aussi une description du chemin initiatique. Il est fascinant de voir que, dans la seconde triade de cet arbre des séphiroth, la miséricorde se retrouve sur le même niveau que la justice, comme dernier palier avant la sagesse et l'intelligence. Dans l'esprit de ce qui vient d'être dit à propos de la miséricorde qui a été décrite comme une faculté plus vaste que toute autre qualité d'amour et qui les regroupe toutes en elle-même comme composantes nécessaires à son épanouissement, on peut affirmer la même chose à propos de ce niveau de l'arbre des séphiroth: la miséricorde, telle que décrite ici, forme une paire avec la justice, telle que nous l'avons décrite plus haut à propos de la béatitude des affamés, c'est-à-dire comme l'esprit de la réalisation du royaume. La justice du royaume, comprise en ces termes, est elle aussi plus vaste que chacune des facultés qui la composent: elle est à la fois authenticité, engagement pour une cause juste, vérité, justification, délivrance, salut; elle aussi, elle est un agrégat de facultés indispensables à la progression sur le chemin de la sagesse, pour la réalisation du royaume. Elle constitue, à elle seule, un nouveau regard.

On voit bien d'ailleurs comment cette justice¹²² vient se situer dans la continuité de la chaîne de miséricorde et comment elle constitue en fait tout simplement la prolongation, le complément et la réalisation de cette miséricorde. Miséricorde et justice, toutes deux comprises dans leur sens le plus large et le plus exigeant, constituent ensemble la clé ou le seuil pour l'accès aux niveaux supérieurs de

¹²² דִּין (din): 1) jugement, tribunal. 2) droit, cause, querelle, dispute. 3) droit, justice, justesse, rigueur. [Voir aussi la racine דָּן (tsdq) dans la note ci-dessus à propos des affamés].

l'arbre des séphiroth où nous trouvons l'intelligence et la sagesse. Ce seuil est comme un palier initiatique que l'on ne saurait franchir si l'on n'a pas subi les mutations intérieures nécessaires: vivre de miséricorde, n'être que miséricorde et percevoir la justice du royaume comme un tout indissociable.

C'est bien une renaissance totale, à la manière de ce qui est expliqué à Nicodème, qui nous apprend à voir la réalité de D. et le monde dans lequel nous vivons avec un regard complètement différent. Ce n'est que renés à ce nouveau regard, à cette nouvelle vie que nous pouvons espérer accéder à une autre intelligence, admise ici dans son sens le plus large de compréhension profonde de la réalité divine. La sagesse, qui, dans l'arbre des séphiroth, constitue le pendant de cette intelligence, en est l'intégration qui permet de trouver son unité en D., aboutissement final jamais accessible de notre recherche de la vérité ultime.

Le pardon

Ce regard d'amour porté sur le monde et surtout sur l'autre (car la miséricorde semble s'appliquer d'abord aux êtres animés) est un regard lucide qui comprend, avec le coeur, au-delà des apparences, et regarde au fond du coeur de l'autre. Il voit certes ses défauts mais il voit aussi ses qualités. Il comprend et reconnaît l'être profond au-delà de ses maladresses. C'est de cette manière que D. nous aime. Les péchés sont pardonnés car le regard de D. va au-delà. Ce regard est salut, comme nous l'avons déjà dit plus haut. Il est comme celui d'un père, ou d'une mère. La traduction de Chouraqi pour cette béatitude, mise en sous-titre de ce commentaire, rend bien cette tendresse physique; c'est une manière de prendre l'autre en soi, dans sa matrice, dans ses entrailles frémissantes, de lui transfuser ainsi tout l'amour qu'on éprouve pour lui, qui est sincère et limpide et qui voit au-delà des distorsions de l'être. C'est la manière de D. de nous

refaire naître, de nous redonner vie en nous refaçonant à partir de ce que nous sommes au plus profond de nous-même.

Nous sommes tous issus de nos parents, de notre enfance et de notre passé qui nous ont façonnés. Nous avons hérités les qualités mais aussi les tares et les souffrances des générations précédentes. Nous avons souffert personnellement - de manières et à des degrés divers selon les personnes - et ces expériences de souffrance nous ont marqués, nous ont déformés car elles ont gravé en nous des peurs, qui génèrent des retraits contraires à la confiance et au mouvement de la vie. Le regard du coeur sait voir au-delà de ces marques qui peuvent être souvent très choquantes: attitude violente, fruit d'une misère intérieure, souffrance. Même la souffrance des victimes engendre une rébellion, qui est un sursaut de vie positif, mais qui revêt aussi ses aspects agressifs. A l'exemple des peuples qui ont souffert pendant la seconde guerre mondiale, on peut voir combien la génération des enfants a pu souffrir de cette déchirure chez leurs parents et combien cette déchirure des parents a généré des comportements douloureux chez les enfants; et l'opprimé devient souvent oppresseur lui-même, par une attitude de crainte et d'intolérance qui doit beaucoup à cet héritage de douleur, héritage presque fatal et incontrôlable. Toute la tragédie du Proche-Orient semble aujourd'hui se résumer partiellement à cet enchaînement des souffrances et des peurs qui nous barricadent derrière des murs de défiance et de haine. C'est sans doute le sens que revêt le texte de l'Exode lorsqu'il y est dit que les fautes des ancêtres sont châtiées jusqu'à la quatrième génération. En nous ouvrant à la force vivifiante de D. et en nous laissant renaître dans sa matrice où nous réapprenons la confiance, c'est bien à nous de nous libérer de ces peurs et de ces héritages traumatisants. La clairvoyance de notre regard nous libère du poids de ce passé; c'est le véritable pardon qui débouche sur le salut authentique.

Un nouveau regard

Il est facile d'aimer ceux que nous aimons et que nous avons choisis parce que nous les aimons. Il est plus difficile d'aimer ceux que nous n'avons pas choisis, ceux qui sont différents de nous, ceux qui nous choquent par leur comportement parce qu'ils ont un passé et un présent qui n'a rien de commun avec le nôtre. C'est là que commence le véritable amour fraternel, ou l'amour divin; c'est l'amour qui ne choisit pas, c'est celui qui accepte l'autre tel qu'il est et qui s'attendrit. Le cœur est alors vraiment pauvre car il n'a pas l'arrogance de juger ni de choisir; il regarde et il se laisse ravir. C'est là tout l'apprentissage d'une véritable miséricorde qui se compose de tant de facultés différentes. Le fait de voir la sensibilité et la richesse de la personne, au-delà des marques, des blessures et de ce qui nous paraît être des manques, nous permet de reconnaître chez l'autre la tendresse dont chacun vit et donne l'occasion à celui qui souffre d'être compris et consolé, d'être sauvé. C'est la vraie miséricorde.

La miséricorde ne s'applique pas seulement aux êtres, elle s'applique au monde lui-même. Elle est aussi regard de compréhension qui sait reconnaître D. au-delà de la misère et de la souffrance. Beaucoup d'incroyants contestent - et on les comprend - l'existence de D. à cause de cette incompréhension qu'ils ont de la misère du monde. Cette misère, par son caractère effroyable, vient les aveugler. Ils ne peuvent plus reconnaître D. car ils ne peuvent avoir ce regard de miséricorde qui permet de voir au-delà de la cause de leur aveuglement. Ils ne peuvent pas voir que l'amour que D. nous porte le contraint à rester discret, à ne pas s'imposer. Cette sorte d'humilité de D. est signe de son amour, car il nous laisse le droit de l'accepter, de le choisir. La misère du monde est le corollaire de cette humilité; elle est plus la conséquence de nos maladroites, que celle d'une apparente indifférence ou insensibilité de D..

On le voit, ce regard de miséricorde correspond pleinement à la phrase du Notre Père "Pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés", car cette miséricorde est vraiment le regard qui va au-delà des fautes et reconnaît l'autre tel qu'il est, et qui appelle la miséricorde sur nous à la mesure de notre capacité de témoigner cette même miséricorde aux autres. Nous retrouvons cette réciproque dans la béatitude comme dans le Notre Père; les deux mouvements vers nous et vers l'autre sont en effet liés. Ce regard, qui prend possession de nous, nous enveloppe, nous et les autres, sans distinction, car nous sommes tous un. Bienheureux vraiment ceux qui ont reçu ce don de regarder avec le cœur, véritable clé pour accéder à la sagesse de D.. et à une meilleure intelligence (compréhension) de sa nature profonde.

Mt 5: 8

6. - Sixième béatitude: heureux les cœurs purs

Mt 5: 8

8 Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.

Allégresse des hommes au cœur sans pli, marcheurs au souffle du D. de pureté! oui, ils l'auront la lumière dans leurs yeux.

En marche, les cœurs purs! oui, ils verront Elohim (CH).

Filtres

Avec la béatitude des affligés, celle des cœurs purs vient former une paire qui d'une part souligne l'importance de notre choix de

l'ascèse et d'autre part montre combien ce choix modifie notre manière de regarder le monde: la pureté de notre regard hérité de notre chemin d'ascèse vient en effet transformer notre vie. Cette béatitude est peut-être la plus centrale des huit béatitudes, car elle a rapport à la relation directe entre nous et D.. N'est-ce pas finalement le vrai but de notre vie que de voir D. et de le reconnaître? Comparativement à la béatitude précédente de la miséricorde, qui est un mouvement du cœur tourné vers la compréhension de l'autre et du monde, ce regard du cœur pur semble très semblable mais s'avère plus intérieur. Il englobe toute notre compréhension de l'univers et de D..

"On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux". Le cœur est un œil. Pour voir D., il doit être pur, dépourvu de tout filtre, afin que la vue soit directe. Or nous regardons le monde, la vie, D., à travers de nombreux filtres, de nombreuses vitres. Et notre rôle, pour mûrir, pour progresser dans notre vie d'homme, consiste à rendre ces vitres aussi pures que possible, c'est-à-dire à les débarrasser de toutes les impuretés qui pourraient troubler notre vue, ou la déformer. C'est là le but de notre chemin d'ascèse.

Souffrance et handicap

La première vitre qui vient souvent s'interposer et troubler notre vue est celle de notre propre souffrance personnelle qui nous fait voir la vie à notre manière, surtout en fonction des besoins réveillés par cette souffrance, et espérer en conséquence une attention particulière des autres, selon nous méritée au nom de ce que le monde nous a refusé. Mais les autres ont aussi leurs propres souffrances; et le monde ne tourne pas autour de nous; il a, nous semble-t-il, une certaine cruauté à l'égard de nos besoins qu'il semble ne pas comprendre ou qu'il semble même ignorer. Cette

indifférence du monde à notre égard ne fait que renforcer notre souffrance, notre impression de ne pas être compris ou accepté. Pour surmonter cette blessure intérieure, il nous importe de comprendre combien la cause de cette perception est en nous et nulle part ailleurs; c'est notre souffrance qui fait office de prisme et transforme notre vision des choses.

Un seul mal physique momentanément nous met dans une position de fragilité qui appelle désespérément consolation et réconfort de la part de notre environnement. Si ce mal physique est durable, c'est un handicap avec lequel nous devons vivre et il est terriblement difficile d'apprendre à être handicapé sans que cela ne devienne un trait principal de notre identité (même si c'est un trait de notre relation physique au monde), sans que nous en portions l'amertume. Nous devons réussir à jeter un regard sur le monde qui soit purifié de la souffrance de ce handicap, c'est-à-dire que nous devons donc réaliser que ce handicap est un héritage du passé dont nous avons à faire le deuil. Le fait de faire le deuil de cette souffrance doit nous libérer de l'emprise de notre handicap. Nous avons tous nos handicaps, à divers degrés, il est vrai, et nous avons tous à faire un certain travail de deuil pour nous libérer des souffrances qui viennent ternir la vitre de notre vision.

Manque d'amour

Le handicap peut être aussi de nature psychologique, et non physique. La souffrance est encore plus terrible peut-être lorsque nous avons souffert d'un manque d'amour. Si nous n'avons pas eu notre lot d'amour de la part de notre mère surtout (puisque cet amour maternel est plus essentiel à la première croissance de l'être que tout autre), ou sinon de notre père ou même d'un tiers, le risque est grand que nous cherchions, toujours et partout, à trouver cet amour qui nous a manqué. La vitre se teinte alors d'un désir

permanent d'être pris en compte, reconnu, apprécié, aimé, admiré. Ce désir est normal et il est juste que notre être blessé cherche cette chaleur dont tout être a besoin. Il est juste de vouloir satisfaire ce besoin pour pouvoir grandir. Mais il n'en reste pas moins que ce désir profond vient teinter la vitre de notre regard sur la vie et marque profondément notre existence en nous tenant prisonnier de ce besoin non satisfait.

La vitre ne peut en être purifiée que lorsque nous avons trouvé le remède, soit pris conscience de notre quête désespérée et trouvé satisfaction dans la sérénité de cette nouvelle clairvoyance, soit trouvé satisfaction dans une forme de reconnaissance par autrui. Dans les deux cas, nous devons faire le deuil de ce manque qui jamais ne pourra être effacé, même s'il peut être consolé. De manière paradoxale, c'est lorsque le regard est le mieux purifié de ce besoin d'amour que nous pouvons, alors, recevoir cet amour recherché: car, enfin, nous sommes à même de le reconnaître sous la forme où il vient, qui n'est pas forcément celle sous laquelle nous l'attendions. Notre regard purifié nous permet de reconnaître cet amour sous la forme où il se présente, quelle qu'elle soit, tandis que notre regard de souffrance, modelé par notre besoin insatiable d'amour, reste, tant qu'il n'est pas guéri, tellement centré sur notre propre besoin qu'il risque bien de ne pas reconnaître le véritable amour qui pourrait nous être témoigné sous une forme que nous n'aurions pas attendue.

Education et enseignement

Une autre vitre est encore celle de notre héritage culturel et de notre propre manière de voir le monde. A propos de la béatitude des affligés, nous avons établi plus haut une distinction entre enseignement, expérience, foi et pratique. Nous avons mis en évidence la richesse que nous offre l'enseignement hérité des

ancêtres qui, malgré les déformations subies au cours du temps, vient nous façonner, au nom de la foi que nous avons en lui, et nous avons souligné aussi la nécessité de se réapproprier cet héritage, par la pratique, en l'épurant de toute surcharge et en y intégrant notre propre expérience, en l'intériorisant vraiment.

Ces quatre dons (enseignement, foi, expérience et pratique) sont les fondements de l'ensemble de notre héritage culturel ainsi que de l'appropriation que nous en avons faite. Ils forment la vitre de l'acquis physique, psychique, émotionnel, intellectuel, social, culturel, etc.. de notre savoir vivre. C'est l'héritage de l'éducation, des principes, des dogmes et aussi de notre intériorisation personnelle de ces enseignements. Dès que nous constatons combien notre expérience est subjective et relative, et combien aussi cet héritage a été adapté et transformé au cours des siècles passés, nous parvenons un peu mieux à purifier notre vision des choses en cherchant à trouver un fragile équilibre entre obéissance à la tradition et esprit critique face à cet héritage. Cette référence éducative est certes nécessaire car il est nécessaire, pour chacun, d'apprendre à vivre en tirant parti des richesses héritées du passé et nous ne savons faire cet apprentissage élémentaire qu'à coup d'enseignements reçus et d'expériences personnelles. Mais la référence souvent trop étroite à ce bagage perturbe notre vue car elle fait de notre regard un instrument qui perd son ouverture puisque ce regard, au contraire, en se focalisant, nous fait perdre notre conscience de la diversité des manières de voir le monde et, en devenant instrument d'évaluation et de choix, nous incite à moins bien accepter le monde tel qu'il est.

Religion

Les considérations faites ici s'appliquent particulièrement à l'enseignement religieux: la religion n'est-elle pas la mise en forme

d'une expérience spirituelle passée dans le but d'être transmise aux générations contemporaines ou futures? Dans ce sens elle ne peut être complètement représentative de la réalité; elle n'en est que le reflet qui a subi la marque des institutions humaines. Elle n'est que le doigt qui montre la direction à suivre. Une autre vitre est donc celle qui a été teintée par l'enseignement de l'Eglise, ou de notre religion. Pour transmettre sa foi, l'Eglise doit dire, enseigner, expliquer, etc. Nous recevons ainsi un message qui a été marqué par les hommes qui l'ont exprimé en fonction de leur vécu, des moeurs, des habitudes, des événements de leur époque, etc. Nous recevons ce message également en fonction de notre propre vécu. Purifier notre vitre consiste, dans la mesure du possible, à débarrasser cette vision des alluvions accumulés au cours des temps et ne réduire, de la sorte, l'enseignement qu'à un simple moyen de nous ouvrir les yeux ou le coeur; cet enseignement n'a rien à nous imposer, il n'a pas de solution à nous proposer. Il doit se limiter à nous réveiller. Et ce n'est qu'une fois nos yeux ouverts, et notre vitre purifiée, que commence en fait le long apprentissage qui consiste à se laisser enseigner par Dieu directement: il faut "apprendre à voir, et surtout apprendre à voir ce que l'on voit", comme disait Le Corbusier. Il nous suffit donc d'apprendre à ouvrir les yeux. La lumière, elle, nous est donnée. Débarrassés de tous les filtres, de tous les verres déformants, nous devrions alors pouvoir voir la réalité comme elle est: la réalité dans la lumière de D.. Le plus difficile, dans cet exercice, est bien de s'ouvrir à ce qui nous est montré, de reconnaître la révélation, c'est-à-dire de mettre de côté tout ce qui lui fait obstacle.

Alors l'Eglise peut être pleinement ce corps uni des croyants, incarnation de la réalité divine présente et préfiguration du royaume à venir.

Ascèse et concentration

Mais la purification du regard n'est pas tout. Même clair, un regard sans force est un regard sans vie. Derrière notre regard, il doit y avoir la force de l'amour et de la confiance pour que le regard du coeur puisse avoir toute la pureté requise et se projeter dans l'éternité. C'est dire que, pour acquérir cette pureté du regard, il ne suffit pas de se débarrasser de tous les filtres qui font obstacle à notre vue, mais qu'il est indispensable d'apprendre un autre mode d'acquisition du savoir et de notre connaissance de D. pour découvrir le chemin qui mène à lui.

C'est le choix de l'ascèse de se consacrer à la recherche de la vérité ultime, au-delà des apparences. Ce choix nécessite une concentration parfaite car il ne faut pas se laisser détourner du but fixé; il ne faut pas se laisser distraire. L'ascèse a un but clair et unique, un seul aimant. Tout le reste devient indifférent. La concentration est le principal outil pour atteindre ce but, puisqu'elle est synonyme de notre capacité de rester fidèle à notre choix.

Pourtant tout dans notre vie quotidienne participe à nous éloigner de ce but, à nous distraire, à nous offrir des chemins de traverse. Notre monde nous propose tout un savoir, toute une interprétation des mystères de la vie qui est bien loin de cette vérité que nous poursuivons; il nous enseigne des partis pris et des convenances qui sont des aides pour vivre en société mais constituent très souvent autant d'obstacles supplémentaires sur le chemin de notre recherche. Il nous propose surtout des modèles de comportement et un système de valeurs qui, la plupart du temps, nous écartent de notre voie, surtout dans la mesure où les repères proposés sont liés à la réussite professionnelle, à la reconnaissance sociale, au statut selon la richesse, le pouvoir ou les titres. Tout dans notre société nous incite à nous écarter de notre chemin d'ascèse pour préférer les effets immédiats et les moyens de la facilité.

Ambition de la sagesse

Pourtant notre recherche veut aller au-delà de toutes ces réussites apparentes que nous propose la société; notre ascèse est beaucoup plus exigeante et ambitieuse qu'une simple recherche de la richesse ou du pouvoir. Elle vise plus haut et plus loin. Elle ne cherche rien moins que la sagesse, qui est sans doute la richesse suprême. Et, de surcroît, cette sagesse n'est pas une sagesse rationnelle, à taille humaine, celle de la philosophie, mais c'est la vraie sagesse, celle qui nous précède, celle qui est notre origine, celle qui met le monde en mouvement, force mystérieuse que nous ne pouvons saisir par nos faibles moyens car elle nous dépasse infiniment; c'est la sagesse du verbe créateur, qui est à la source du monde et de tout mouvement de vie.

Cette vérité est bien différente de ce que nous pouvons percevoir, même lorsque nos yeux sont rivés sur D.. Elle implique une toute autre logique. Elle est folie pour les hommes, c'est la folie de D., qui est pourtant sagesse suprême. Elle est le nouveau paradigme de vie, qui est à l'opposé de celui que nous pratiquons tous les jours, de sorte qu'elle devient un vrai signe de contradiction. En effet, là où il y a aspiration à la richesse et au pouvoir, elle met la pauvreté et l'humilité. Là où il y a compétition et avidité, elle met l'amour et la générosité. Là où il y a la jalousie et la violence, elle met la paix et la justice. Cette folie de D. retourne la soi-disant sagesse des hommes qui devient abîme d'insanité suicidaire.

C'est donc une autre manière de voir l'univers, la vie et le monde. Et pour acquérir ce regard, nous devons nous libérer du regard séculier pour faire l'apprentissage de cette autre perception de la réalité qui va bien au-delà des apparences. Mais comment donc trouver le

chemin de cette autre manière d'être? Comment trouver, par nos sens et toutes nos facultés, le chemin de cet autre savoir?

Le mur du savoir accumulatif

La recherche du savoir est elle-même un chemin bien tracé dans notre société. Le savoir s'acquiert principalement dans la famille et à l'école. Il est essentiellement intellectuel, empilement de connaissances concernant surtout la nature de la matière et le comportement humain, individuel ou collectif, avec quelques instructions d'ordre éthique concernant le comportement à adopter en société et les valeurs à respecter dans nos relations à autrui. La progression sur l'échelle du savoir se fait généralement par accumulation de ces principes de comportement et de ces connaissances intellectuelles. Parfois, mais rarement, cette accumulation provoque un changement qualitatif dans notre manière de voir la vie. Mais, généralement, notre cursus nous mène à travers les divers échelons de l'éducation jusqu'aux niveaux les plus élevés du savoir qui se situent en général dans les milieux académiques, ou éventuellement aux sein des entreprises qui, elles, pratiquent un savoir plus concret dont l'objectif est de développer l'application des connaissances académiques, dans leur composition avec les fruits de l'expérience et de l'innovation pragmatique. Naturellement, l'accumulation du savoir permet de nuancer sa manière de voir le monde. Néanmoins, elle continue à travailler par accumulation.

A part le principe d'accumulation, l'aspect le plus frappant de ce modèle de savoir est son ambition de représentation, car ce savoir est destiné à constituer une forme de représentation du monde; il est la construction d'une gigantesque fresque qui se veut une représentation fidèle du monde, une sorte de grand panorama que nous projetons sur un grand mur périphérique que nous construisons

petit à petit autour de nous, à coup de ces briques successives que nous superposons et qui sont autant d'éléments de savoir que nous acquérons. Ce mur devient de plus en plus haut et, par sa dimension, peut recevoir une image de plus en plus détaillée et affinée. Mais cette image ne reste pourtant qu'une projection. Il nous enferme derrière une représentation qui n'est que la carte et non pas le territoire lui-même. Il fait finalement écran entre la réalité vivante et nous. Il bloque notre vision. Et de surcroît, il nous sépare des autres humains, car le savoir est dans notre société un facteur de division des classes. Celui qui n'a pas reçu d'éducation est considéré comme ignorant et donc inférieur. Et pourtant celui qui n'a pas construit son mur autour de lui pour y afficher sa représentation du monde est souvent plus libre d'acquérir une vision proche de cette sagesse divine dont nous avons parlé.

Le vide du savoir contemplatif

C'est qu'il existe une autre forme de savoir. Cet autre savoir n'est, lui, pas fait d'une accumulation d'enseignements ni de connaissances, mais il est une manière d'être et un regard sur la vie dans le présent. L'acquisition d'un savoir d'accumulation, comme nous venons de le décrire, y joue aussi son rôle, mais elle n'aboutit pas à la construction d'une fresque sur un mur qui nous enferme. Cette acquisition de connaissances par accumulation garde cependant son sens et reste certes, malgré tout, un empilement de connaissances, mais l'essentiel réside dans le fait qu'elle offre, à chaque instant, un point de vue toujours différent au fur et à mesure de la progression; elle est à chaque fois un nouveau seuil, un nouveau point de départ, une nouvelle fenêtre qui s'ouvre sur l'inconnu, plutôt que de contempler l'amas de savoir déjà acquis. Il est important que la part de notre savoir déjà assimilée ne déforme pas notre vision, qu'elle n'envahisse pas toute la scène. Le rôle de ces quelques connaissances reçues est de nous aider à progresser, à

changer de point de vue, à apprendre cette mobilité, cette remise en cause permanente des acquis. L'essentiel que nous procure cette autre manière de comprendre le savoir réside dans cette mobilité et dans ce point de vue toujours changeant et renouvelé. Au contraire du précédent, ce savoir n'est pas un mur, mais un itinéraire.

Plus que de plein, c'est-à-dire de réelles connaissances, cet autre savoir est fait aussi de lacunes de savoir, c'est-à-dire de vide et d'ignorance. Par contraste, dans la fresque de nos représentations, dont nous venons de parler plus haut, cette ignorance était complètement absente puisque, par essence, la fresque n'était faite que des touches de savoir, des briques accumulées qui ne laissaient aucun espace entre elles. La fresque de notre représentation ne souffrait aucun vide; elle était compacte et ignorait sa propre ignorance. Pourtant, comme chaque espace vide qui devrait s'insérer entre les briques de ce mur qui nous enferme, chaque lacune de notre savoir devient justement l'occasion de voir derrière le mur et d'échapper ainsi à notre enfermement. Chaque trou dans notre savoir, dans la mesure où nous en sommes conscients, constitue en fait une fenêtre sur le vide et l'infini au-delà des apparences; chaque trou s'avère une chance inouïe qui nous permet de fuir l'illusion trompeuse de notre savoir comme représentation fidèle du monde.

Matière et vide

La matière d'ailleurs qui nous paraît si compacte est elle aussi composée essentiellement de vide: l'atome n'est fait que d'un minuscule grain que constitue son noyau, et de quelques particules qui sont plus des probabilités qu'une réelle présence matérielle, et, entre ce grain et ces particules, s'étend un espace de vide gigantesque comparativement à la masse extrêmement faible des quelques éléments solides. Notre savoir est un peu à l'image de cette description de l'atome et de la matière: beaucoup de vide, c'est-à-

dire d'ignorance, et un peu de plein constitué d'éléments de connaissance quelque peu disparates qui représentent davantage des probabilités et que nous avons de la peine à situer avec précision dans l'ensemble du contexte de notre réalité.

Le vide, on le voit, joue ici un rôle fondamental, non seulement parce qu'il remet à leur juste place nos éléments de connaissance en les situant par rapport à l'infini de notre ignorance, mais aussi parce qu'il confère à notre savoir la souplesse indispensable à son évolution. En effet, les éléments constitutifs, qu'ils soient matière ou connaissance, n'auraient pas une telle mobilité s'ils étaient pris dans un tout compact dépourvu de vide. La mobilité acquise grâce au vide est essentielle, pour la matière, dans la mesure où elle garantit la souplesse nécessaire qui permet à l'évolution de transformer l'univers. Cette mobilité est aussi primordiale, pour notre savoir, dans la mesure où elle confère à notre chemin de connaissance une réelle dynamique. En effet, notre représentation du monde, si elle se présente sous la forme d'un mur de briques compact, est une structure stable, rigide et morte qui ne peut pas évoluer, faute de vide et de souplesse. Par contre, notre savoir, s'il est conscient de sa part d'ignorance, sera animé par une force qui lui permettra d'évoluer sans cesse, comme la matière constituée essentiellement de vide et d'énergie, à l'image de l'être de D. qui est vie pure.

Le seuil de la connaissance et les trous

Pour accéder à cette autre forme de savoir, nous ne devons pas forcément rejeter toute connaissance que nous procurent nos sens et nos facultés émotionnelles et intellectuelles. Pour cheminer, nous n'avons en fait pas beaucoup d'autres moyens à disposition que nos sens, notre cœur et notre cerveau. Et la science fait partie de nos modes d'acquisition d'un savoir sur notre monde, mais elle n'est,

comme nous venons de le voir, qu'une infime partie de notre connaissance.

L'essentiel réside surtout dans l'attitude que nous adoptons face à ce savoir acquis par l'observation du monde qui nous entoure. St Bonaventure disait clairement que nous pouvons et même devons découvrir D. à partir de l'observation de la nature (mouvement *in* de notre sensibilité) mais il disait aussi et surtout que ce n'est là qu'un premier mouvement qui doit être suivi de son complément (mouvement *per* de notre sensibilité) fondé sur l'imagination, et que doivent suivre encore bien d'autres mouvements plus subtils, comme nous l'avons vu au sujet du chemin d'ascèse décrit plus haut. Ce qui fait ici la grande différence, à propos de notre attitude face à notre savoir, c'est que, contrairement au modèle de l'accumulation qui veut procurer une représentation du monde, nous considérons tout l'acquis non pas comme un aboutissement mais comme un itinéraire, comme un nouveau point de départ, ou plutôt comme un nouveau seuil sur lequel nous nous tenons, en tournant le dos à ce qui est acquis, pour faire face au vide de notre ignorance et appeler la véritable connaissance en D.. Et ce nouveau seuil marque à chaque fois le début d'une nouvelle étape sur le chemin qui doit nous aider à franchir les murs successifs des apparences. Notre savoir est toujours remis en cause et surtout mis en regard de l'ignorance qui le caractérise et en constitue le complément (la partie encore cachée). Acquis partiellement par accumulation, il est peut-être d'ailleurs plus utile par la conscience qu'il nous fait prendre de notre ignorance que par ce qu'il nous permet de voir clairement. Par sa limitation, il nous incite à voir ailleurs, c'est-à-dire plus loin.

A l'opposé de cette tentative de voir au-delà des apparences, notre monde cartésien occidental a réussi, mieux qu'aucun autre, à nous donner l'illusion de maîtriser notre vision du monde, par sa faculté de construire un discours cohérent, compact et sans trous, à l'image

du mur de notre représentation. C'est qu'il nous a appris, à partir d'une vision analytique, à construire ce discours cohérent qui prétend peindre une synthèse représentative de la vérité totale alors qu'il ignore résolument sa propre ignorance même, c'est-à-dire la présence d'inévitables lacunes. Après la phase de synthèse qui certes nous aide à voir plus clair, nous devrions avoir le courage de déconstruire notre discours pour le faire éclater en mille pièces, laissant ainsi se rétablir entre elles le vide qui laisse passer la lumière et leur permettant d'acquérir à nouveau, l'une par rapport à l'autre, la mobilité qui leur est propre, selon le modèle de construction de la matière. Cette déconstruction permet de passer d'un discours trop linéaire à un discours plus circulaire, tel qu'il est pratiqué dans les cultures traditionnelles.

Le vide et chacun de ces trous d'ignorance qui resurgissent permettent de mieux trouver le passage à travers l'illusion. En fin de compte, dans chaque mur, il importe de trouver l'ouverture, la porte ou la fenêtre qui nous permet d'aller au-delà. Notre ignorance, chaque lacune, chaque trou dans notre savoir est, on le voit, une chance incroyable de trouver ce passage, tandis qu'un savoir compact nous enlève toute chance de pouvoir voir au-delà de ce que nous croyons être la représentation de la réalité. L'ignorance nous ouvre la porte qui débouche sur le vide, nous libère du poids de notre discours intellectuel et nous rapproche de cet autre connaissance dans la folie de D..

Illumination et grâce

Il a déjà été question, plus haut à propos de la visitation, de la manière de fonctionner de notre cerveau qui travaille par intermittences. Il a été dit que, à l'image du coeur qui pompe et se repose, le cerveau se concentre sur la question qu'il pose, puis se relaxe et donne ainsi une chance à la réponse de jaillir. Ainsi

fonctionne aussi la mémoire, par paliers successifs. Et il était dit que l'illumination semblait aussi être un phénomène semblable, qui surgissait entre deux pensées comme la vision éclair du paysage ou la lumière nous apparaît furtivement par l'interstice situé entre deux wagons des trains d'autrefois, lorsque nous regardons le train défiler. Ce mode de perception est exactement identique à ce qui est décrit ici; il y est aussi question de voir au-delà des apparences, grâce aux trous dont nous devons prendre conscience, sans nous focaliser sur eux pour autant

Mais il ne faut pas croire que l'acquisition de la sagesse par l'illumination n'est que le fruit de nos efforts; la description de ce nouveau regard, faite ci-dessus d'une manière simplifiée, laisse croire que cette autre vision ne dépend que de notre habileté à contourner les obstacles et de notre acharnement à vaincre l'apparent mutisme de D.. Ce serait mal comprendre la description qui a été faite, car ce nouveau regard, et la sagesse à laquelle il donne accès, ne sont pas des biens dont on peut s'emparer, mais ils nécessitent de notre part une attitude de profonde humilité, car ils sont en fait pure grâce et simple don de D.. Ces dons ne peuvent que nous être offerts gratuitement et nous n'avons ainsi aucun contrôle sur eux.

Cela ne nous dispense toutefois pas de l'effort que nous avons à fournir pour préparer le terrain et le débayer afin de faire place à cette nouvelle manière de percevoir la vie. Notre effort consiste à élaguer, à évacuer tout ce qui peut lui faire obstacle. C'est un travail gigantesque qui requiert la plus haute concentration, puisqu'il consiste à faire le vide, et surtout à maintenir ce vide de manière durable. Notre connaissance pourra alors se transformer et prendre les formes les plus inattendues, selon la nature réelle de D. qui n'est que mystère pour nous.

Lorsqu'on contemple les peintures aborigènes australiennes, on est très frappé par leur ressemblance avec le paysage du continent australien vu d'avion. Il y a là de toute évidence une correspondance qui dépasse la simple coïncidence. Cela revient à reconnaître que les aborigènes ont eu depuis longtemps une connaissance de leur terre sous un angle de vue qui ne leur était pas physiquement accessible. Ils ont donc accès à une perception de leur réalité qui n'est pas seulement scientifique, mais ils jouissent évidemment du don de la faculté de voir avec d'autres yeux que ceux de leur corps ou de leur intellect. N'est-ce pas là un exemple parlant de ce regard qui veut être décrit ici?

De même, le Bouddha n'a-t-il pas décrit, il y a près de 2500 ans, qu'en un clin d'oeil une particule subatomique surgit et disparaît un trillion de fois. Et il a fallu attendre notre siècle pour qu'un savant, devenu pour cela prix Nobel, mesure que cette particule surgit et disparaît 10^{22} fois par seconde. Chez le Bouddha, cette connaissance débouche sur une meilleure approche de la sagesse, par le fait que cette découverte met en évidence que rien ne dure, que rien n'est permanent. Chez le prix Nobel, ce n'est qu'une connaissance scientifique de plus, trop rarement en rapport avec la quête de sagesse.

D'où nous vient donc notre véritable connaissance, si ce n'est de la contemplation et d'une relation privilégiée qui nous est offerte avec cet au-delà des apparences, à condition que nous prenions grand soin de ce lien comme de notre relation d'amour la plus précieuse, requérant à la fois toute notre douceur mais aussi toute notre discipline?

Images tridimensionnelles

On peut s'amuser à constater que notre apprentissage d'un regard pur ressemble un peu à la contemplation de ces images tridimensionnelles conçues par ordinateur, qui nous montrent un paysage en relief. A la première apparence, la page ne présente, comme un papier peint mural, qu'un motif plus ou moins répétitif, fleurs, poissons ou herbes. En approchant l'oeil du dessin et en renonçant à focaliser sur le dessin, une autre perception prend forme et on voit soudain apparaître une autre image sur plusieurs plans. Les motifs répétitifs n'ont pas disparu pour autant, mais l'image s'est structurée différemment et ces motifs qui semblaient être l'essentiel du dessin n'en deviennent plus que la trame élémentaire pour faire apparaître une volumétrie, une profondeur d'abord insoupçonnée. C'est que l'oeil droit et l'oeil gauche se sont accordés pour retrouver des analogies dans leurs visions respectives et ont ainsi recréé, dans leur vision commune, cette profondeur propre à la vision tridimensionnelle que permet la vision binoculaire. En fait, tandis que l'oeil droit a repéré un motif particulier du dessin, l'oeil gauche a décelé, lui aussi, un autre motif qui correspondait à ce premier motif particulier, et les yeux, habitués à accorder leur visions respectives, ont fondus ces deux motifs en un seul, faisant ainsi apparaître un objet en avant ou en arrière de la feuille, au point de rencontre des deux rayons visuels respectifs qui relie chaque oeil au motif qu'il a repéré. Et ce point de rencontre, qui se situe justement en avant ou en arrière de la page imprimée, donne l'impression d'une profondeur en deçà ou au delà de la page imprimée.

Naturellement cet exemple est bien prosaïque et matériel, mais il illustre assez bien comment une autre vision peut prendre corps au-delà des apparences, grâce à une faculté innée que nous avons tendance à ignorer.

Image de la Trinité

La méditation n'est en somme rien d'autre que le moyen de mettre en oeuvre ces facultés innées que nous ignorons et de développer l'apprentissage et la pratique de cet autre regard au-delà des apparences. Nous y apprenons à ne pas focaliser sur notre petit savoir, mais à calmer nos pensées et à laisser D. nous pénétrer de sa paix et de sa présence. Accepter humblement notre ignorance et l'impuissance de nos facultés pour comprendre D., c'est recouvrer notre liberté de mouvement, rendre à la vie ses propres vides et sa qualité fluctuante, accepter de se risquer dans cet espace de vide, que seul D. habite, et nous y laisser guider. C'est renoncer à savoir, pour s'abandonner à l'être, dans l'éternel présent, et compter sur cette faculté insoupçonnée de notre être pour retrouver le chemin de D.. Ce nouveau regard est débarrassé de tout filtre, y compris de celui de notre propre savoir. L'oeil de notre coeur peut y retrouver toute sa clairvoyance et toute sa pureté qui, seule, peut nous permettre de voir D..

Voir D., cela n'est pas possible. Nous ne pouvons pas supporter la vision de cette lumière tant elle est intense. Et pourtant la béatitude nous dit que les coeurs purs verront D.! C'est qu'ils en feront l'expérience: l'expérience de la claire vision qui est expérience de la Trinité.

- C'est d'abord l'expérience du Père, D. au-delà de tout, principe de toute réalité. Par notre expérience de compréhension nouvelle de la réalité au-delà des apparences, nous touchons à sa présence plus directe car nous sommes ouverts à découvrir ce qu'il est, au-delà de nos représentations.
- C'est aussi l'expérience du Fils, D. avec nous, qui s'incarne dans notre monde pour révéler sa présence en chaque chose que nous vivons dès aujourd'hui. Il est le verbe qui structure le monde par sa parole créatrice. Il est l'ordre et l'intelligibilité. Par notre

expérience de perception au-delà des apparences, nous touchons le sens profond de cette faculté de structurer le monde. De manière analogue, notre regard a aussi le pouvoir de transformer le monde, par la manière dont il le comprend. La réalité est ce que nous la faisons par ce regard: un regard de haine et le monde devient haine, un regard d'amour et le monde devient amour. Les trous dont nous avons parlé nous offrent la chance de cette autre intelligibilité, et de reconnaître la présence toujours réelle de cette autre incarnation de la vérité.

- C'est enfin l'expérience de l'Esprit, D. en nous, souffle qui vivifie et anime, et qui conduit toute chose à son accomplissement. Il est amour, dynamisme et vie. Par notre expérience de la mobilité, telle que nous l'avons décrite, nous percevons que le monde s'oriente vers la réalisation finale du royaume. La mobilité est la souplesse qui permet cette évolution. En se risquant au-delà de l'écran de nos projections, notre quotidien se transforme soudain pour entrer dans ce mouvement de vie et dans cette dynamique de la création, animée par la force de l'amour.

Pour qu'il puisse se développer, notre oeil doit échapper au monde des apparences et aux pressions de notre monde pour voir au-delà et suivre son chemin d'ascèse. Il doit échapper à l'épreuve, à la tentation de s'adapter aux contraintes de notre milieu et garder sa propre focale, en se concentrant sur le seul aimant de sa recherche. Il doit se libérer de toutes les entraves, de tout ce qui l'empêche de progresser vers D., de toute tentation d'être ramené vers le monde. C'est pourquoi cette béatitude correspond surtout à la phrase du Notre Père: "Ne nous soumetts pas à l'épreuve, à la tentation". Echapper à l'épreuve, c'est la condition nécessaire primordiale pour que le coeur puisse acquérir sa pureté et voir D..

Mt 5: 9

Mt 22:1-16

7. - Septième béatitude: heureux les artisans de paix

Mt 5: 9

9 Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu.

Allégresse des hommes faiseurs de paix, marcheurs au souffle du D. pacificateur! oui, quelqu'un leur dira: "tu es mon fils de D."

En marche, les faiseurs de paix! oui, ils seront criés, fils d'Elohim (CH).

Mt 22:1-16

1 Et Jésus se remit à leur parler en paraboles:

2 Il en va du Royaume des Cieux comme d'un roi qui fit un festin de noces pour son fils.

3 Il envoya ses serviteurs convier les invités aux noces, mais eux ne voulaient pas venir.

4 De nouveau il envoya d'autres serviteurs avec ces mots: Dites aux invités: "Voici, j'ai apprêté mon banquet, mes taureaux et mes bêtes grasses ont été égorgés, tout est prêt, venez aux noces."

5 Mais eux, n'en ayant cure, s'en allèrent, qui à son champ, qui à son commerce;

6 et les autres, s'emparant des serviteurs, les maltraitèrent et les tuèrent.

7 Le roi fut pris de colère et envoya ses troupes qui firent périr ces meurtriers et incendièrent leur ville.

8 Alors il dit à ses serviteurs: "La noce est prête, mais les invités n'en étaient pas dignes.

9 Allez donc aux départs des chemins, et conviez aux noces tous ceux que vous pourrez trouver."

10 Ces serviteurs s'en allèrent par les chemins, ramassèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, les mauvais comme les bons, et la salle de noces fut remplie de convives.

11 Le roi entra alors pour examiner les convives, et il aperçut là un homme qui ne portait pas la tenue de noces.

12 "Mon ami, lui dit-il, comment es-tu entré ici sans avoir une tenue de noces?" L'autre resta muet.

13 Alors le roi dit aux valets: "Jetez-le, pieds et poings liés, dehors, dans les ténèbres: là seront les pleurs et les grincements de dents."

14 Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

15 Alors les Pharisiens allèrent se concerter en vue de le surprendre en parole;

16 et ils lui envoient leurs disciples, accompagnés des Hérodiens, pour lui dire: "Maître, nous savons que tu es véridique et que tu enseignes la voie de Dieu en vérité sans te préoccuper de qui que ce soit, car tu ne regardes pas au rang des personnes."

Après la béatitude des coeurs purs, voici celle des artisans de paix. Elle forme une paire avec celle des doux et elle en est l'expression dans le monde. La béatitude des doux affirmait la certitude et la sérénité, c'est-à-dire la paix intérieure, de ceux qui ont trouvé le chemin vers D. et choisi d'y engager toutes leurs énergies. Cette béatitude des artisans de paix exprime comment cette certitude et cette paix intérieure deviennent réalisation du royaume.

Paix

Le mot *paix* est l'un de ces mots clés de la bible, comme miséricorde, justice, vérité, etc... qui ont un sens beaucoup plus complet que le sens que les hommes leur donnent en fonction de la pratique qu'ils ont de ces concepts clés. La justice par exemple, nous l'avons vu, est bien plus que cette pratique du châtement que pratiquent les hommes. La vérité est bien plus que la qualité de ce qui est conforme à la réalité. La paix est, elle aussi, plus large que l'état de non-belligérance.

L'expression *artisan de paix*, selon la BJ, ou *ceux qui font oeuvre de paix*, selon la TOB, est une interprétation du terme littéral de *faiseur de paix*, qui a une forte connotation juridique et militaire¹²³. Le mot grec¹²⁴ *paix* a, lui aussi, vraiment le sens de paix comme état sans guerre, et seulement par extension le sens de la paix d'esprit. Cette paix, au sens militaire du mot, exprime un état où on cesse le conflit, au sens d'une trêve, mais cela ne signifie pas que les causes de tension aient été résorbées, ni que l'harmonie soit revenue. Mais en hébreu, qui, à l'époque, imprégnait tout la culture en Palestine et marquait toutes les notions utilisées, le mot¹²⁵ *paix* vient d'une racine¹²⁶ qui exprime l'idée d'intégrité (être entier, sain) et l'idée d'accomplissement. La paix est donc un état d'accomplissement, de réalisation, de maturation et d'achèvement qui donne toute sa dimension à celui qui la vit; il trouve santé, bonheur et paix dans cet

état d'équilibre parfait. La paix n'est rien d'autre que cet état de perfection; c'est le royaume de D. par excellence puisque cet accomplissement, pour le cosmos tout entier, ne peut se trouver qu'en D.. C'est l'accomplissement de sa promesse. On le voit, la paix revêt ici un sens beaucoup plus large que celui que nous lui accordons habituellement.

Progression

Pourtant, Jésus nous dit "je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive" (Mt 10:34). Il établit là très clairement une distinction entre ces deux types de paix mentionnés: la paix par cessation des hostilités et la paix par accomplissement du royaume. Le glaive exprime cette faculté de discernement dont il a été question à propos de Syméon (Lc 2:35). Il ne s'agit pas d'être conciliant à tout prix, ni par mollesse ou indifférence, mais il faut voir clair et choisir le vrai chemin, celui de cet accomplissement. Ce n'est pas une paix par paresse et facilité, c'est une paix qui requiert toute notre concentration et tout notre effort pour la réaliser car elle nécessite l'instauration de cet état d'accomplissement qui ne fait pas partie de la définition de l'état de paix et qui est en général absent de la paix au sens strictement militaire. On voit que nous nous situons dans la prolongation de l'itinéraire spirituel que décrivent les béatitudes. Amorcé grâce à une pauvreté d'esprit et une ouverture à D., le chemin d'ascèse (le choix de l'affliction) mène à la découverte de la douceur et de la sérénité, puis à l'intériorisation de la justice du royaume. Il nous conduit ensuite sur les voies de la réalisation, d'abord de la pratique de la miséricorde, puis de la pureté du regard qui est illumination. La paix du royaume prend alors corps ici et maintenant. Ce chemin des béatitudes décrit bien notre progression.

Naturellement, il y a d'autres interprétations possibles, mais le découpage des béatitudes en deux séries de quatre béatitudes, dont

¹²³ εἰρηνοποιός (eirēnopoios): 1) pacificateur. 2) fécial (prêtre chargé de faire respecter les règles du droit international, notamment en cas de guerre).

¹²⁴ εἰρήνη (eirēnē): 1) paix. 2) paix, calme de l'âme, de l'esprit.

¹²⁵ שָׁלוֹם (shalom): ADJ 1) entier, complet, en parfait état de santé, de bien être, de paix. 2) paisible, tranquille, heureux. NOM 1) bien être, tranquillité, salut, prospérité. 2) paix, concorde, amitié. 3) paix (par opposition à guerre). Racine שָׁלַם (chlm).

¹²⁶ שָׁלַם (shalam): 1) être intact, entier, sain, heureux. 2) être accompli, achevé. 3) être en (faire la) paix. 4) PI achever, terminer, accomplir. 5) restaurer, rendre bon, paisible, heureux. 6) rembourser. 7) payer, acquitter, rendre la pareille, rémunérer. Racine שָׁלַם (chlm).

la seconde série serait expression et réalisation de la première, se trouve bien illustrée ici: la réalisation, l'accomplissement de la paix de D. (c'est un pléonasme selon le sens hébreu du terme) est directement expression de cette douceur, de cette sérénité acquise à la 3^e béatitude.

Réalisation

Comme nous l'avons dit, après la béatitude de la relation intime à D. (les doux), la 7^e béatitude est celle de l'insertion dans le monde. Etre artisan de paix consiste en quelque chose de très pratique et concret. La vie en D. n'est pas seulement vie dans l'Esprit, elle touche toutes les dimensions de l'être tant matériel que spirituel. Elle concerne aussi notre pratique. Etre artisan de paix consiste en une forme d'incarnation. Nous assistons à deux formes d'expression: la matière est support de l'esprit comme l'esprit est élan de la matière. Avec le banquet des noces, il n'y a plus réellement de distinction claire, de délimitation tranchée entre les deux expressions; mais il importe que le règne de D. se matérialise, car c'est tout le propos de la création. C'est ce mariage de l'esprit et de la matière, où la matière donne un corps à l'esprit qui peut ainsi, grâce à cette matérialisation, mieux être perçu par nos sens. Car la création doit devenir signe de la présence de D. et cette expression nous aide à mieux le percevoir pour mieux parachever cette création: c'est un cycle infini. Etre artisan de paix consiste donc à participer à cette phase du huitième jour de la création.

Ce qui compte, ce sont les fruits que nous portons, et non de se revendiquer de telle ou telle église (voir ci-dessus l'enseignement de Jean-Baptiste). Les fruits de paix ne peuvent pas tromper; ils sont forcément authentiques. Etre fils de D., c'est être né en son sein, c'est être rené en lui. Les fruits de paix sont nourris de cette ascendance. Que demander de mieux que de participer à cette

renaissance sous ses aspects à la fois spirituels et matériels. Ce sont là les véritables fruits que nous savourons au banquet comme Fils de D..

Le banquet des noces

Le texte de la béatitude nous dit que nous sommes appelés Fils de D.. Le sens¹²⁷ du mot *appeler* est ici double: celui de se voir donner un nom, mais aussi celui d'être invité. Cette invitation est celle du banquet pour les noces de l'Agneau: "Heureux les gens invités au festin de noces de l'Agneau" (Ap 19:7-9). C'est aussi la parabole des noces (Mt 22:1-14) où ce roi, à l'invitation de qui personne ne répond, se décide à inviter tous ceux que ses serviteurs pourront trouver. L'invitation s'adresse à tous; tous, nous sommes conviés. C'est un amour sans limite qui ne choisit pas ses préférés, mais un vaste amour qui embrasse sans trier. Cet amour de D. qui nous enveloppe est cette promesse qui s'adresse à nous. Mais nous devons y répondre avec tout notre soin, nous devons revêtir notre tenue de noce, car notre tenue de noce, c'est notre chemin d'ascèse mené avec toute la concentration nécessaire. Si nous ne nous préparons pas sérieusement et de tout notre être, nous resterons des tièdes et serons vomis. Sans tenue de noce, nous serons "jetés dehors, dans les ténèbres, là où seront les pleurs et les grincements de dents".

Fils de D.

Mais, si nous nous préparons, si nous suivons notre chemin d'ascèse et acquérons la sérénité et la douceur des héritiers de la terre, nous serons appelés fils de D.. Voici encore un lien entre la 3^e béatitude (celle des doux) et cette 7^e béatitude (celle des artisans de paix):

¹²⁷ καλέω (kaléo): 1) appeler (à soi). 2) convier, inviter. 3) citer en justice, convoquer. 4) invoquer. 5) demander, réclamer. 6) appeler d'un nom, nommer. 7) faire l'appel, classer, compter parmi.

nous serons à la fois héritiers et fils de D.. Nous serons les fils de la maison, comme le fils prodigue. C'est la première place qui nous est réservée au banquet; elle nous est offerte, ce n'est pas à nous de la prendre, comme nous le dit la parabole qui nous conseille de choisir la dernière place afin que le maître puisse venir nous appeler et nous offrir la première (Lc 14:7-11). Nous voici nommés fils de D., comme le Christ lui-même. Voilà bien le plus grand signe d'amour qui soit, qui nous place, malgré notre faiblesse, notre couardise, nos hésitations, et notre incapacité de nous donner totalement, pour ainsi dire sur plan d'égalité avec le Christ pour ce qui concerne l'amour que le Père nous porte. Cet amour est vraiment offert sans hiérarchie car il est total et inconditionnel. Il nous englobe, comme il forge la cohésion de la Trinité. Il nous inclut dans ce mouvement et nous permet d'avoir part à la nature divine, directement.

C'est que l'amour que nous recevons n'est pas tout. Nous sommes doublement comblés, car nous nous voyons aussi offert le privilège de participer à ces noces comme enfants de la maison. Nous sommes pleinement associés à la réalisation du royaume. Non seulement nous assistons à l'accomplissement, mais nous sommes co-acteurs de cette réalisation, dans la mesure où le banquet lui-même est le royaume et la plénitude qui nous a été promise. Notre participation à sa réalisation est partie intégrante de la promesse.

Là encore, il est intéressant de revenir à l'étymologie du mot *fils* en hébreu. Le mot bien connu *ben*¹²⁸ vient de la racine¹²⁹ qui signifie *construire, établir et prospérer*. Les fils sont ainsi les briques de la

construction du royaume. Les générations se succèdent et construisent quelque chose. Elle participent à l'édification de cette autre réalité. Et comme ces générations, nous sommes appelés fils de D., c'est-à-dire que nous sommes appelés à réaliser le royaume, à le construire, à lui donner corps ici même sur terre. Nous sommes héritiers de la terre, invités au banquet des noces du Christ, comme fils de la maison et frères. Nous sommes fils de D. et nous lui appartenons donc, au sens que nous faisons partie de lui, car nous avons part à sa nature profonde, comme l'eucharistie nous le promet.

Vérité et évidence

A y regarder de plus près, il y a dans cette béatitude une forme de pléonasme, comme il y en avait une dans la béatitude sur la miséricorde où il avait été question de l'arroseur arrosé. En revenant à l'étymologie des mots, nous pouvons remarquer que cette 7^e béatitude nous dit que les artisans de paix, c'est-à-dire au sens étymologique les faiseurs de paix, sont les Fils de D., c'est-à-dire au sens étymologique les briques de la construction du royaume. En résumé, la béatitude affirme que ceux qui réalisent la paix deviennent les constructeurs du royaume. Ce que la phrase dit est une évidence, mais pourtant bien difficile à mettre en pratique! On peut remarquer que, comme dans la béatitude sur la miséricorde, cette évidence est dite une fois sous une forme active, celle des faiseurs de paix (actif), et une autre fois sous une forme passive, celle des invités qui vont se mettre à la dernière place et qui sont promus (passif) à la première place comme frères du Christ, fils du même Père.

Cette évidence, si on ose l'appeler ainsi, qui consiste à lier une attitude active de notre part (être faiseurs de paix) avec le fait d'être doté passivement d'un pouvoir merveilleux de vie, est le sens profond du message divin, c'est tout le sens du salut. Et elle est

¹²⁸ בן (ben): 1) fils. 2) fils adoptif, jeune homme, garçon. 3) descendant, petit fils. 4) enfants, descendants, (avec nom patriarcale) peuple, nation. 5) habitants de. 6) soumis, obéissant comme un fils, le bien-aimé, l'élu. Racine בנה (bnh).

¹²⁹ בנה (banah): 1) construire, bâtir, fonder, former. 2) réparer, restituer, rétablir. 3) établir, prospérer. Racine בנה (bnh).

d'ailleurs évidence dans la mesure où elle est au coeur de la vérité. Et nous nous demandons comment nous pouvons être assez aveugles pour ne pas percevoir cette vérité si clairement que nous ne devrions plus voir qu'elle et que nous ne devrions plus rien faire d'autre que de conformer toute notre existence à ce sens profond de notre vie. Voici donc une approche de ce qu'est la vérité: ce n'est pas seulement ce qui est conforme à ce qui se passe ou à ce qui est dit, mais c'est cette manière d'être qui fait tellement corps avec la réalité - bien sûr la réalité d'au-delà des apparences - qu'on ne peut l'en dissocier. Mise en évidence, l'expression profonde de la nature de notre réalité devient une évidence! Cette vérité est: choisis le chemin de vie (actif), et tu recevras la vie (passif). Choisis de te préparer au banquet (actif) et tu seras invité dans la famille (passif).

Ou dans l'ordre des béatitudes:

D'abord, pour la première série,

- les pauvres: choisis d'écouter et il te sera donné d'entendre,
- les affligés: choisis le chemin de la vraie joie et il te sera donné de trouver la joie,
- les doux: choisis d'être confiant en cette réalité de D. et il te sera donné d'hériter de la réalité de D.,
- la justice: choisis de vivre selon cette vérité et tu seras abondamment nourri de cette vérité.

Puis, pour la seconde série,

- les miséricordieux: choisis de pratiquer la miséricorde et tu recevras la miséricorde,
- les coeurs purs: choisis de ne pas te laisser tromper par les apparences et tu auras accès à la lumière de la vérité,
- les artisans de paix: choisis enfin de réaliser cette mission de ton Père et tu seras admis au coeur de ta famille divine.

Le propre du salut, c'est d'être cette évidence, ce pléonasme selon lequel, si nous cherchons, il nous sera donné de trouver. Mais ce pléonasme devient salut parce que nous étions aveugles et qu'il nous a ouvert les yeux sur ce qui était juste sous notre nez. Les trois temps de ces béatitudes sont toujours les mêmes:

1. la promesse faite par D. tous les jours de notre vie,
2. notre choix d'y répondre activement par notre chemin d'ascèse et de recherche,
3. l'abondance qui nous est donnée en retour.

La chaîne s'arrête en fait là, car la dernière béatitude est d'un type un peu différent. Cette 7^e béatitude marque pour ainsi dire l'aboutissement de notre itinéraire spirituel dans notre recherche de D. puisque la suivante décrit, comme on le verra, le temps de notre retour dans le monde. Cette 7^e béatitude en marque le point le plus haut, celui où, après l'illumination, on arrive dans le pâturage du repos éternel: ce repos n'est pas inaction; c'est le séjour dans le sein de D., dans la plénitude et la paix profonde, accomplissement de la promesse.

Dans cette phase d'expression de notre paix intérieure et de réalisation du royaume, il est évident que nous avons besoin de la nourriture que D. nous procure spirituellement pour être authentiquement ses enfants. Nous avons besoin de le découvrir dans notre réalité quotidienne, de le reconnaître, de trouver en lui cette sérénité des doux. Nous avons besoin d'être les invités de son banquet, d'être membres à part entière de son corps, l'Eglise, d'avoir part à son eucharistie. C'est sans doute la phrase *Donne nous aujourd'hui notre pain de ce jour* qui correspond le mieux à cette béatitude de la réalisation de la paix et de notre participation au banquet des noces de l'Agneau.

Mt 5: 10-12

Lc 6: 22-23 + 26

8. - Huitième béatitude: heureux les persécutés pour la justice

Mt 5: 10-12

10 *Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.*

11 *Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infamie à cause de moi.*

12 *Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux: c'est bien ainsi qu'on a persécuté les prophètes, vos devanciers.*

Lc 6: 22-23 + 26

22 *Heureux êtes-vous, quand les hommes vous haïront, quand ils vous frapperont d'exclusion et qu'ils insultent et proscrirent votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme.*

23 *Réjouissez-vous ce jour-là et tressaillez d'allégresse, car voici que votre récompense sera grande dans le ciel. C'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les prophètes."*

(...)

26 *Malheur, lorsque tous les hommes diront du bien de vous! C'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les faux prophètes."*

Allégresse des hommes enchaînés à la persécution, marcheurs au souffle du D. de sainte justice! oui, le royaume des cieux est pour eux.

En marche, les persécutés à cause de la justice! oui, le royaume des cieux est à eux (CH).

Le choix de la pratique

Les 6^e et 7^e béatitudes marquent le point d'orgue de cet itinéraire spirituel parce qu'elles décrivent l'illumination (voir D.) et la réalisation de la paix en D. (banquet des noces). Après ce temps fort qui marque l'aboutissement de l'itinéraire spirituel, la dernière béatitude marque le retour au monde et le temps du choix. Elle s'achève comme la première béatitude par l'affirmation qui est répétée mot pour mot: "le royaume des cieux est à eux". Le cycle s'achève et la boucle est bouclée. Nous ne revenons pas au point de départ, mais nous revenons au monde, après avoir parcouru tout l'itinéraire. Nous revenons parmi nos semblables. Cette béatitude et le développement qui la suit, relatif à la persécution, dessine un panorama qui d'une part résume l'ensemble des béatitudes et d'autre part présente l'heure du choix. L'itinéraire spirituel nous a permis de découvrir le chemin qui mène à D. et à la sérénité en D., mais nous sommes renvoyés au monde et, en même temps, à la tension qui subsiste entre la souffrance de ce monde et la perspective de réalisation du royaume. Nous sommes destinés à vivre dans la tension entre cette souffrance et notre vision de D. qui nous procure sa paix en partie réalisée. C'est que la promesse n'est pas encore réalité de chaque jour pleinement pour tous. Le monde n'est pas encore réalisé comme royaume des cieux. Face à cette tension, c'est l'heure du choix: voulons-nous assumer notre héritage, voulons-nous transformer notre existence pour qu'elle devienne pratique constante de notre recherche? cette dernière béatitude nous présente

le déchirement de l'être entre souffrance et réalisation qui résultera inévitablement de notre désir de poursuivre notre démarche.

Poursuite, recherche et persécution

Cette béatitude nous parle de persécution, ou plutôt de *poursuite* au sens littéral¹³⁰. Cette expression présente en fait une certaine ambiguïté, à travers une idée d'accusation et de recherche qui peut être interprétée à double sens; on ne sait plus très bien qui cherche, qui poursuit, qui persécute et qui est poursuivi et persécuté. Bien sûr, il s'agit surtout de persécution, et on comprend que surtout le juste est persécuté par l'ignorant, mais on peut percevoir aussi que le sens est plus large et moins unilatéral qu'il n'y paraît au premier abord. En effet, après avoir parcouru tout l'itinéraire spirituel, nous sommes confronté au choix de poursuivre ou non le chemin, et ce choix donne lieu à deux interprétations différentes de ce mot *poursuivre*:

- 1^o interprétation: La réalité de D. représente notre salut, mais aussi, et justement pour cette raison, elle est aussi une forme de mise en accusation de notre comportement lorsque nous fuyons ce salut et que nous nous réfugions dans l'illusion des apparences. Parce que nous sommes riches de l'expérience décrite par les sept béatitudes précédentes, l'image de cette réalité nous poursuit, une fois que nous sommes parvenus à ce stade, et ne nous laisse en paix que lorsque nous l'avons vraiment reconnue, et que lorsque nous la pratiquons, car, au fond de nous-même, une partie de nous sait qu'elle est vérité et ne peut être tranquille que lorsque notre être entier répond à cet appel fondamental. Cette partie est en recherche (idée aussi comprise

dans ce mot de *poursuite*), en recherche intuitive de cette vérité de D. et de cette poursuite de la sagesse. Celui qui veut à tout prix ignorer la vérité est donc poursuivi par cette image de la vérité, il est tenaillé en sa conscience. C'est donc là le véritable sens initial de cette poursuite, de cette mise en accusation qui devient proprement persécution si elle s'intensifie. Naturellement, il faut préciser que, dans ce cas, ce n'est nullement D. qui est acteur de notre persécution mais bien nous seuls, en refusant sa vérité. C'est là, semble-t-il, une des bonnes définitions possibles du jugement dont parle la bible.

- 2^o interprétation: Ainsi, si notre chemin tourne trop résolument le dos à D., cette persécution peut être un enfer au quotidien, car elle est doublement souffrance: l'ignorant souffre d'une part parce qu'il recherche sans cesse la satisfaction de ses désirs dans l'illusion et qu'il ne peut obtenir ainsi satisfaction; mais il souffre aussi d'autre part parce que la présence du juste, qui propose un chemin de lumière, le met en accusation vis-à-vis de lui-même et lui montre son erreur. Et, de ce fait, l'ignorant devient persécuteur du juste, car il ne supporte pas la vue de ce juste qui, malgré lui, le condamne. Pour vivre en paix, l'ignorant tente d'éliminer la source de condamnation. C'est alors lui qui poursuit, qui accuse et persécute le juste pour se débarrasser de cette hantise de son errance.

On le voit, le mouvement est double et réciproque, mais selon deux contenus fondamentalement différents. Dans un premier sens, l'ignorant se sent poursuivi, accusé par la vérité et persécuté par cette remise en cause, et, dans un second sens, c'est l'ignorant qui poursuit et persécute le juste lui-même. Et ces deux formes de persécution constituent justement les deux termes du choix qui s'offre à nous: être persécuté par notre conscience parce que nous fuyons, ou être persécuté par ceux qui ne supportent pas la vérité du chemin qui mène à D. dont nous tentons d'être un modeste reflet.

¹³⁰ διώκω (dioko): 1) faire mouvoir rapidement (vent, rameurs). 2) poursuivre. 3) presser, contraindre, violenter. 4) poursuivre, accuser devant les tribunaux. 5) s'attacher à, rechercher. 6) continuer sans interruption, poursuivre (sa route).

Car notre expérience de notre itinéraire spirituel ne peut être effacée. Si nous avons fait l'expérience de cet autre chemin, nous ne pouvons l'oublier et faire comme si cette expérience n'avait jamais eu lieu. L'itinéraire spirituel mène donc inexorablement à ce choix de pratiquer toujours plus intensément.

L'examen

La persécution du juste par l'ignorant est inévitable; quel que soit notre degré de maturité spirituelle, elle est la conséquence de notre choix d'ascèse et de notre certitude en D.. Elle est la conséquence de notre itinéraire spirituel et nous ne pouvons échapper à cette tension qui nous écartèle entre le monde et la promesse. Luc est même très clair, au point que, comme dans les béatitudes précédentes, il formule deux fois son affirmation, une première fois à la forme positive, et une seconde fois à la forme négative. Cette 8^e béatitude, c'est le test final, c'est l'examen qui nous révèle si nous avons bien suivi notre chemin d'ascèse et si nous avons bien trouvé les modalités de sa pratique: si les hommes nous haïssent, nous excluent, nous outragent et nous rejettent, c'est que nous avons passé l'examen avec succès. Si au contraire, ils disent du bien de nous, c'est que nous avons échoué à l'examen! Luc est absolument péremptoire. Il n'y a pas d'exception! La pratique du chemin mène inévitablement à ce type de tension et de conflit. Cela ne signifie pas qu'il faille rechercher la persécution. Non, une conséquence, par définition, vient naturellement, en découlant simplement de sa cause, et ne peut pas constituer un but en soi! Cette persécution n'est qu'une conséquence naturelle de la tension dans laquelle nous sommes appelés à vivre. Et seuls les faux prophètes peuvent y échapper, car ils ne suivent pas le chemin. C'est le constat de l'incompatibilité absolue des lois de ce monde et de la profondeur de D..

Cette béatitude, on le voit, ne fait plus partie de la description du chemin initiatique même, mais de ses conséquences. Elle n'en est pas moins fondamentale puisque c'est justement dans cette pratique que se joue tout l'acquis de notre enseignement et de notre expérience. Dans les termes de notre choix se dessine ici une présentation, en raccourci, de tout le chemin initiatique selon les sept béatitudes précédentes: l'esprit d'écoute, l'acceptation de la souffrance, l'acquisition de la sérénité, la recherche de la justice du royaume, l'expérience de la miséricorde, l'illumination et l'invitation au banquet. Tout ceci se condense dans cette 8^e béatitude qui présente la justice du royaume comme réalisation partielle d'aujourd'hui, par l'incarnation de la réalité divine dans le monde d'aujourd'hui qui doit encore devenir royaume des cieux. C'est toute la personne du Christ qui dans la Trinité représente cette énergie de l'incarnation, de la réalisation de la promesse. "A cause de moi", dit Jésus: c'est bien de lui en tant que Christ qu'il parle. Moi, la vérité, le chemin et la vie, la porte, le pâturage où vous trouverez paix, miséricorde et justice. A cause de cette réalité qui est et qui devient, à cause de moi, vous allez souffrir la persécution. C'est le chemin de croix qui s'ouvre à nous, mais accompagné par le don de la certitude de la présence du Christ qui nous dit où il mène.

Ce chemin n'est pas celui des affligés, car la souffrance des affligés est celle de ceux qui assument de faire leur deuil et qui assument de persévérer sur le chemin de la découverte initiatique. Bien sûr que ce chemin de croix lui est aussi en partie semblable, mais il a cependant une autre dimension supplémentaire importante: il se distingue du chemin des affligés parce qu'il est surtout retour au monde après l'illumination. Tandis que les affligés sont en chemin vers ce regard des coeurs purs qui permet de voir D., le chemin de croix est fondé, lui, sur la certitude de la présence du Christ, sur la certitude donnée par l'illumination et le banquet des noces, c'est-à-dire sur une certitude que le croyant n'a acquise que dans les phases

ultérieures de l'itinéraire décrit par les béatitudes. Naturellement, cet itinéraire est un cycle et un éternel recommencement où il n'y a jamais d'aboutissement. C'est en fait une spirale sans fin, vers l'infini divin.

Le chemin du prophète

Ce chemin de croix est celui du prophète. Entre l'insulte, la persécution, la calomnie d'une part et la justice du royaume, la personne du Christ et la promesse du banquet d'autre part, comment vivre la tension?

Le texte de la béatitude dit que les hommes nous frapperont d'exclusion: en effet, pour se prémunir contre la remise en cause que représente le juste, l'ignorant essaie de circonscrire¹³¹ son territoire, il essaie d'établir une limite claire, séparer, distinguer. C'est l'oeuvre de celui qui divise, comme cela été dit plus haut à propos du diable. Pour se défendre contre la contagion de D., il essaie de s'entourer d'une palissade, il essaie de s'enfermer dans l'illusion. Il essaie aussi de détruire celui qui met en lumière les errances, car le mal qui divise a horreur de la lumière.

Par opposition à cet ignorant qui divise, le prophète unit. Il relie le peuple à D., souvent d'ailleurs malgré l'opposition du peuple. Il est lien dans la tension, c'est-à-dire qu'il sait conserver la sérénité des doux, dans la paix et la pureté de son regard. La tension n'est pas conflit, n'est pas violence, même si elle est déchirement et souffrance.

¹³¹ ἀφορίζω (aphorizo): 1) séparer par une limite, délimiter. 2) borner, assigner une limite. 3) circonscrire, marquer avec précision. 4) définir, déterminer. 5) mener à terme. 6) séparer distinguer. 7) mettre à part, désigner. 8) exclure, chasser.

Le chemin du prophète est pourtant isolé. Sa seule certitude ne réside qu'en D.. Souvent on a vu les prophètes partir en courant, comme Jonas ou Elie, tant cette tension dans la solitude est difficile à vivre. Jésus décrit combien ce chemin du prophète est solitaire lorsqu'il affirme aux siens, à Nazareth, que nul n'est prophète en son pays (Lc 4:23-27). Il montre aussi à ceux qui l'écoutent combien les paroles et gestes du prophète vont souvent contre les représentations que se font les fidèles de D., lorsque D. choisit par exemple d'interpeller la veuve de Sarepta au pays de Sidon ou le Syrien Naaman - bien qu'alors Israël soit en guerre contre la Syrie (Aram) - plutôt que de s'adresser aux autorités de la synagogue. Par ailleurs, quand Luc nous décrit les persécutions, il nous parle des hommes et de nos pères qui nous persécutent, en tant que justes, comme ils persécutèrent les prophètes, ou qui disent du bien de nous, en tant qu'ignorants, comme ils encensèrent les faux-prophètes. Face à ces hommes et pères maldisants, il n'est fait mention que du fils de l'homme, comme cause de notre persécution mais aussi comme accompagnateur de notre souffrance, c'est-à-dire du Christ dans sa forme la plus humble et la plus incarnée, dans sa forme d'homme qui partage notre condition. C'est dire combien, face à cette solitude du prophète ou face aux paroles des autres, de nos pères ou de nos semblables, D. est en nous et nous soutient dans notre vocation de prophète. Il est à nos côtés. Ce n'est pas le D. du ciel, de l'accomplissement futur, mais c'est le Christ incarné, D. présent parmi nous, Emmanuel. Mais, pour jouir de ce soutien, nous devons lui accorder toute notre confiance, c'est-à-dire rompre avec le monde, ne nous fier qu'en lui, tout en continuant à vivre dans le monde. Nous devons apprendre à vivre dans cette tension, dans la paix de D., et dans la seule confiance en son soutien.

Quelle solitude, qui vient encore aggraver la tension déjà existante, et pourtant quelle paix et quelle force pour assumer ce chemin! C'est

que le prophète¹³² est un inspiré, selon le sens strict du mot hébreu. C'est dire qu'il est un transmetteur et que son rôle n'a de sens que parce que D. est derrière lui. La source est en D. et D. est en lui. La source n'est pas lui-même, mais elle réside en lui-même, car c'est D. en lui qui l'inspire.

Joie, miséricorde et grâce

Si le prophète est un inspiré, il est aussi, toujours selon l'étymologie, dans une forme de délire. Il divague, c'est-à-dire qu'il n'est plus seulement lui-même, parce qu'il est justement habité par D., parce qu'il est habité par une énergie qui prend le relais et dont la source est en D.. Il doit se laisser posséder par l'esprit de D., d'une possession, au sens positif du terme, librement consentie; il doit se laisser complètement gouverner et diriger. Et c'est là une difficulté incontournable de la situation de prophète: il doit avaler son ego et laisser D. prendre la barre, pour que son identité profonde puisse se révéler et trouver sa véritable forme d'expression.

Or c'est le sens profond de cet appel à la joie qu'exprime la béatitude. *Heureux...* Les autres mots utilisés pour appeler à la joie ressemblent d'ailleurs bien à des mots décrivant une forme de possession: réjouissez-vous, sautez, bondissez... Malheureusement, cet appel à la joie ne fait pas sentir une analogie fondamentale, propre au grec, et qui se perd avec la traduction. Le mot *réjouissez-vous*¹³³ vient, en grec, d'une racine qui est la même que celle du mot

qui signifie *grâce*¹³⁴. Lorsque l'ange salue Marie, lors de l'annonciation, il lui dit: "Réjouis-toi, pleine de grâce..."¹³⁵ où les deux mots (*se réjouir* et *grâce*) ont même racine. Marie, plus que pleine de grâce, est le prophète par excellence. Elle sait s'abandonner complètement à D.. Elle lui laisse la barre et, forte de cette confiance sans limite, vit dans la paix cette tension entre la promesse en voie de réalisation, dans ses entrailles mêmes, et le monde environnant qui la condamne et la repousse.

L'état de grâce est justement cet état de possession, de délire, de divagation sous l'emprise de l'Esprit saint. Cet état n'a rien de spectaculaire car il est tout intérieur, mais il reste le fondement de la vocation du prophète dans son déchirement entre monde et promesse. Et cette grâce est un état d'amour, de miséricorde. Comme pour Marie, cette miséricorde la prend aux entrailles. Nous avons vu précédemment, à propos de la béatitude des miséricordieux, combien la miséricorde et les entrailles de la mère sont étymologiquement liées en hébreu. Cette miséricorde doit nous habiter au plus profond de nos entrailles. Ce n'est pas un sentiment intellectuel, mais c'est la grâce qui nous saisit. La grâce¹³⁶ est d'ailleurs fondée en hébreu sur la même racine que l'un des mots qui expriment l'idée de miséricorde¹³⁷ et que nous avons examinés plus haut. Nous obtenons ainsi une chaîne de sens qui lie la joie (réjouis-toi), la miséricorde et la grâce, ainsi que les entrailles.

¹³² נָבִיא (navi): prophète, inspiré et envoyé par D. pour instruire le peuple et prédire les événements à venir. נָבִיא (nava) 1) annoncer, prophétiser, prédire des événements futurs, enseigner la volonté de D.. 2) être agité, tomber en délire, divaguer - racine נָבִיא (nvh).

¹³³ χαίρω (chairo): 1) se réjouir, être joyeux. 2) se réjouir, se plaire d'ordinaire, aimer à. 3) avoir sujet de se réjouir. 4) χαίρε (chaïré) - réjouis-toi = joie à toi = salut!

¹³⁴ χάρις (charis) = 1) grâce extérieure, charme (beauté). 2) joie de la victoire. 3) grâce, faveur, bienveillance. 4) égard, marque de respect. 5) bonne grâce. 6) reconnaissance. 7) récompense, salaire.

¹³⁵ Χαίρε κεχαριστομένη... (chaïré kécharitoménè): dans les deux mots apparaît la racine χαρι. Comme dans χαρά (chara) = 1) joie, plaisir. 2) ce qui réjouit le coeur (repas, chant).

¹³⁶ הֵן (hen): 1) grâce, faveur, bienveillance, générosité. 2) grâce, aspect agréable, élégance, charme, beauté. Racine הֵן (hnn).

¹³⁷ הָנַן (hanan): 1) faire grâce, épargner, compatir, avoir pitié, miséricorde, compassion. 2) faire grâce, rendre doux, gracieux. 3) donner gracieusement, accorder par pitié. 4) être gracié, trouver grâce. 5) implorer la grâce, la miséricorde. Racine הָנַן (hnn).

La grâce est une sorte de force intérieure qui ne vient que de D. et qui nous consolide et nous guide, dans un esprit de miséricorde pour nous permettre de vivre notre vocation de prophète dans la paix, malgré la tension, le déchirement et la solitude qu'implique cette vocation. Face à la persécution, la grâce est notre force. D. se penche vers nous pour nous porter un regard de faveur, de bienveillance et de générosité. La grâce de D., qui est pur don d'amour, nous consolide. Après l'expérience de l'illumination, elle est la seule force qui nous tienne dans la sérénité de son amour. Cette grâce, c'est bien évidemment l'un de ces mots-clés de la bible dont nous ne finirons jamais de découvrir le sens, tant l'expérience de la grâce est pour nous chose nouvelle, sans comparaison possible avec aucune autre expérience humaine.

Funambule

La vie en D. est un équilibre fragile. C'est un peu l'équilibre du funambule qui ne peut se tenir à rien sinon à son balancier. La grâce est comme ce balancier. Elle nous promet de rester en équilibre; elle nous stabilise, bien qu'elle ne soit pas un réel point d'appui comme pourrait l'être le sol. Elle est insaisissable car on ne sait en quoi elle consiste; on ne sait pas pourquoi elle stabilise comme on ne sait pas d'où vient exactement cet équilibre précaire, qui est la vie épurée de tout accessoire superflu. Miser sur la grâce, c'est accepter le risque de cet équilibre fragile, mais c'est aussi se libérer de toute attache, de toute contrainte qui empêche cette vie en D.. C'est quitter le point d'appui stable pour se risquer sur le fil de la vie, avec pour seule sécurité que son balancier: la grâce de D..

Après notre premier parcours de notre itinéraire spirituel, et après notre retour au monde, la spirale de notre itinéraire spirituel reprend ainsi sa progression, fondée sur l'amour gratuit de D.. Dans cette

lutte pour garder la paix au coeur de notre vocation prophétique, nous devons rester unifié, ne pas nous laisser entamer par les persécutions et les rejets de nos semblables. Nous devons nous nourrir de cette grâce comme d'une énergie qui nous conserve notre cohérence, comme le balancier qui nous arrache à la gravitation. A ce mouvement de la 8^e et dernière béatitude correspond au mieux la phrase du Notre Père: "Mais délivre-nous du mal", car c'est par la grâce seule que nous pouvons rester un corps uni dans la certitude que le Christ est la préfiguration de cet état d'équilibre qui nous permet d'attendre sereinement la réalisation du royaume.
